



# choisir

revue culturelle  
n° 563 - novembre 2006

( Vérité,  
une et multiple



*Ecoute plus souvent  
les choses que les êtres (...)*

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis,  
ils sont dans l'ombre qui s'éclaire  
et dans l'ombre qui s'épaissit,  
les morts ne sont pas sous terre :  
ils sont dans l'arbre qui frémit,  
ils sont dans le bois qui gémit,  
ils sont dans l'eau qui coule,  
ils sont dans l'eau qui dort,  
ils sont dans la cave, ils sont dans la foule :  
les morts ne sont pas morts.*

***Birago Diop, Sénégal***



# choisir

n° 563 - novembre 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Rédaction

tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

## Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef  
Thierry Schelling s.j., rédacteur  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

## Conception graphique

studio Loys (Annecy)

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Administration

Geneviève Rosset-Joye

## Abonnements

1 an : FS 80.-  
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-  
CCP : 12-413-1 «**choisir**»  
Pour l'étranger :  
FS 85.- Par avion : FS 90.-  
€ : 56.- Par avion : € 60.-  
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Thierry Schelling  
p. 7 : Philippe Lissac/GODONG  
p. 10 : Alain PINOGES/CIRIC  
p. 15 : Rossi Max/CIRIC  
p. 25 : Pierre Emonet  
p. 28 : Speltdoorn/Musées royaux des  
beaux-arts de Belgique, Bruxelles  
p. 32 : Mario Del Curto  
p. 34 : Océan-films

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Vous avez dit vérité ? <i>par Thierry Schelling</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
L'école des nuages <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Eglises</b>	<b>9</b>
Elisabeth Behr-Sigel, conciliatrice fidèle et moderne <i>par Jerry Ryan</i>	
<b>Religions</b>	<b>13</b>
Dialogue islamo-chrétien, le « style » Benoît XVI <i>par Thierry Schelling</i>	
<b>Philosophie</b>	<b>18</b>
Heidegger : la présence essentielle <i>par Roberto Degrossi</i>	
<b>Politique</b>	<b>23</b>
PDC : le parti du « ni ni » <i>par Christophe Büchi</i>	
<b>Expositions</b>	<b>27</b>
Eros dans l'art : entretien avec Ulf Küster <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Théâtre</b>	<b>30</b>
Féroce, forcément... <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>33</b>
En famille <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Lettres</b>	<b>36</b>
La bataille spirituelle : Maurras <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>39</b>
Rencontre entre l'Orient et l'Occident <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Bloc-notes</b>	<b>44</b>
Des airs de « je t'aime, moi non plus » <i>par Christophe Büchi</i>	

# Vous avez dit vérité ?

« Qu'est-ce que la vérité ? » Fascinante demande de Pilate à Jésus au soir de son agonie. Lancinant slogan des philosophes et des religieux, ne laissant aucune population ni civilisation étrangère au débat. Et à ses conclusions. Pour les uns, la vérité est éternelle, objective, démontrable, raisonnable - c'est « la » vérité. Pour les autres, « la vérité est un point de vue », comme l'étale un tagueur dans un tunnel genevois... Pour la majorité, cependant, « la » vérité semble tanguer entre ces deux extrêmes.

Il y a différentes manières d'exprimer une même vérité de fond. Le dialogue œcuménique est un réservoir d'affinement de « la » vérité chrétienne où des maîtres-joyailliers aiguisent, dépurent et polissent leurs expressions afin de chercher plus de concorde entre les diverses confessions qui se réclament du même Christ, du même baptême et de la même foi... L'article sur Elisabeth Behr-Sigel témoigne de l'enthousiasme que cette démarche peut déclencher chez quelqu'un qui conjugue en son être le pluriel d'une religion. Sa vie donnée en service d'Eglise répond à la question non par des concepts, mais par des convictions qu'incarnent des comportements aux frontières des conventions. Elle a vécu en toujours plus grande syntonie avec ce qu'elle était au plus profond d'elle-même : en recherche de vérité.

Il y a ensuite les variantes de cette vérité que professent les religions. La marque de Benoît XVI dans le dialogue islamo-catholique, analysée dans ce numéro, montre que parler de la vérité selon ses bases religieuses nécessite la rigueur des formes et du fond. Le dialogue interreligieux, des sentes plus ou moins éloignées les unes des autres mais qui grimpent au même sommet ? Un développement à partir d'une même source - Dieu ? l'amour ? la paix ? - en de nombreuses tables de « conjugaison religieuse », qui du passé simple (les traditionnels), qui de l'imparfait (les réalistes), qui du futur (les utopistes)... ?

Il y a enfin la vérité « sensible », celle que je ressens dans mon expérience personnelle, celle qui me parle aux tripes et qui dépend beaucoup de ce que j'ai vécu. Car la vérité se dévoile par rais qui émanent de la source, mais dont la clarté et la chaleur nous sont

*d'autant plus perceptibles que nous nous y ouvrons, selon nos capacités, notre éducation, perception, sensibilité, etc. Choisir présente le point de vue de Heidegger sur les liens entre la vérité et la perception que l'on peut en avoir.*

*« Qu'est-ce que la vérité ? » Une telle question, si tonitruante soit-elle au travers des siècles, demeure intacte. Jésus n'y a pas répondu. Il a gardé le silence devant Pilate. Car si lui ou un autre avait défini « la » vérité de telle façon que toute hésitation, tout questionnement ou doute soit balayé, alors le monde se serait arrêté dans un silence dubitatif. On n'aurait plus qu'à appliquer l'évidence, et tout le monde aurait raison puisque tout le monde saurait ce qu'est la vérité... Mais alors quid de notre liberté ? Liberté de penser, de chercher, de comprendre, de se laisser surprendre par ce qui ne nous est pas apparent ou compréhensible au premier abord... Et que resterait-il de la joie d'apprendre et de déduire de nos tâtonnements, des leçons de vie qui nous sont utiles à nous et aux autres ? Et comment partagerions-nous avec les autres ce que nous aurions butiné au rythme des saisons de notre vie ? Comment goûterions-nous le plaisir de compléter ce qui nous manque ou d'offrir notre surplus ? Si nous savions ce qu'est la vérité finalement, nous serions moins heureux, moins « nous-mêmes », car moins en recherche, moins curieux et portés vers les autres et l'Autre, et trop sûrs de nous, trop repus, et pour finir las de l'existence.*

*Il est des silences qui sont traîtres car ils sont des fuites en avant - comme celui de Pilate qui, sans mot dire, court hors du prétoire pour se rendre auprès de la foule en délire. Mais il est des silences qui sont d'or - comme celui de Jésus. Il crée un champ libre qui nous permet de déployer loyalement toute notre créativité pour trouver ce qui est caché, et nous met en route vers une source. Si nous savions ce qu'était la vérité, nous perdriions notre espace de liberté, de tentative et de partage en commun des acquis - trois aspects de notre humanité essentiels pour notre croissance et notre bonheur.*

**Thierry Schelling s.j.**



---

■ Info

### Centre spirituel sikh

Le premier centre spirituel pour sikhs (Gurdwarah) de Suisse a été inauguré fin septembre à Langenthal (BE). Les travaux ont coûté quelque 1,5 million de francs, provenant de dons. Ils ont été réalisés à l'aide d'ouvriers spécialisés en provenance de l'Inde et de matériaux importés du Pundjab, lieu d'origine du sikhisme.

Avec 23 millions d'adeptes, les sikhs constituent le 5<sup>e</sup> groupe religieux dans le monde. En Suisse, ils sont à peu près 550.

---

■ Info

### Sécularisation de l'Italie

La société italienne se déchristianise lentement. Les baptêmes sont passés de 89,7 % des nouveau-nés en 1998, à 80,7 % en 2003. Les mariages civils représentaient 17,5 % des unions en 1991 contre 28,5 % en 2003.

La péninsule a en outre perdu en un siècle près de 40000 prêtres. Ils sont aujourd'hui 31474. En 1969, 740 prêtres étaient ordonnés chaque année. En 2004, ils étaient 435, dont 18 % d'étrangers. Le secrétaire général de la Conférence épiscopale italienne (CEI), Mgr Bertori, estime que dans 20 ans, le tiers des paroisses italiennes n'aura plus de prêtre. En revanche, le nombre de vocations monastiques a nettement augmenté. (APIC)

---

■ Info

### Engagement politique

A la veille d'importantes élections présidentielles, législatives et municipales, dans un message diffusé le 18 octobre, les évêques de France ont invité leurs compatriotes « à soutenir la vie démocratique par la réflexion et par l'action ». Le texte est signé par le Conseil permanent de la Conférence épiscopale et est intitulé *Qu'as-tu fait de ton frère ?* Il insiste sur l'importance de l'engagement politique au niveau local, avant de se prétendre « citoyen du monde ». « L'action, par le biais du politique, est une forme indispensable de l'amour du prochain. Celui qui méprise le politique ne peut pas dire qu'il aime son prochain et répond à ses attentes. Celui qui méprise le politique, méprise la justice », estiment les évêques.

Commentant les exigences de la vie commune, ils affirment que « voter, c'est participer à l'amélioration de la vie ensemble, ce que l'enseignement social de l'Eglise appelle le bien commun universel ». (Le message est disponible sur [www.cef.fr](http://www.cef.fr))

---

■ Info

### Violence envers les enfants

En février 2003, le secrétaire général de l'ONU a commandé une étude sur la violence infligée aux enfants dans le monde ; un projet soutenu par le Haut Commissariat pour les droits de l'homme, l'UNICEF et l'Organisation mondiale de la santé. Les résultats de l'enquête *UN Secretary General's Study on Violence against Children* ont été présentés en octobre à l'Assemblée générale des Nations Unies : en 2002, près de 53000 enfants sont décédés dans le monde

par homicide, tandis que 150 millions de filles et 73 millions de garçons de moins de 18 ans étaient victimes de maltraitements sexuelles ; chaque année, 3 millions de petites filles et de femmes subissent l'excision, 5,7 millions d'enfants sont astreints au travail, dont 1,8 millions à la prostitution et à la pornographie.

La violence envers les enfants existe à l'école, dans la rue, dans les institutions du domaine de la santé, mais aussi à la maison : 133 millions d'enfants au moins subissent la violence domestique ; les châtiments corporels infligés à des enfants en bas âge sont fréquents.

Si les chiffres avancés sont dramatiques, l'étude établit clairement que cette violence peut être prévenue. Ses auteurs demandent que la protection de l'enfant ne s'arrête pas au seuil du foyer familial (alors que la violence au sein du mariage et du couple est sanctionnée par des lois dans de nombreux Etats, des réglementations appropriées pour protéger les enfants font défaut dans la plupart des pays). Ils recommandent des mesures au niveau national (prévention, mise en place de services où l'on peut signaler les cas, traitement pour les victimes, inculpation systématique des agresseurs) ainsi que la désignation d'un rapporteur spécial de l'ONU.

---

## ■ Info

### Armes sans frontières

Les textes de loi relatifs au commerce des armes sont obsolètes et ne répondent pas aux besoins de régularisation actuels. Les industries d'armements se sont mondialisées, ce qui a créé des failles importantes dans les réglementations actuelles sur les armes. Cette nouvelle

situation permet des ventes à des pays qui violent les droits humains ou qui sont sous embargo, affirme le rapport *Arms without Borders*, publié le 2 octobre par Amnesty International, Oxfam et le Réseau d'action internationale contre les armes légères. Parmi les entreprises dans l'illégalité, on trouve des entreprises basées aux Etats-Unis, au Canada et dans l'UE : elles vendent des pièces détachées pour armes et sous-traitent leur fabrication à l'étranger. Ainsi, alors que l'UE impose un embargo sur les armes à destination de la Chine, et que les Etats-Unis et le Canada refusent de vendre des hélicoptères à la Chine, celle-ci s'est dotée du Z-10, un nouvel hélicoptère d'assaut. Il ne volerait pas sans les pièces et la technologie d'une entreprise italo-britannique, une entreprise canadienne, une américaine et une franco-allemande.

Autre exemple : en mai 2005, les forces de sécurité d'Ouzbékistan ont tiré sur des manifestants, tuant des centaines de personnes, à l'aide de Land Rover militarisées, composées à 70 % de pièces britanniques. Celles-ci ont été envoyées en « kit » vers la Turquie où elles ont été assemblées et montées sur des véhicules militaires. Le gouvernement britannique n'a aucun contrôle sur ce contrat car les véhicules n'ont pas été militarisés au Royaume-Uni. (APIC)

---

## ■ Info

### Marché de la mort

Estimées à 1059 milliards de dollars, les dépenses militaires mondiales dépasseront en 2006 le montant maximal atteint pendant la guerre froide, a dénoncé, le 22 septembre, l'organisation britannique Oxfam (les cent principales sociétés d'armements ont augmenté leurs

ventes de 60 % en quatre ans). Soit l'équivalent de près de 15 fois le volume de l'aide internationale.

Les Etats-Unis et les pays du Moyen-Orient sont les principaux responsables de cette augmentation, qui implique néanmoins aussi des pays parmi les plus pauvres. Entre 1985 et 2000, la République démocratique du Congo, le Rwanda, le Soudan, le Botswana et l'Ouganda auraient doublé leur budget militaire. Ou encore, entre 2002 et 2003, les dépenses militaires au Bangladesh, au Népal et au Pakistan ont été nettement plus élevées que celles liées aux soins de santé.

■ Info

### Accouchements au Pakistan

Le taux de mortalité des femmes lors d'un accouchement au Pakistan est l'un des plus élevé au monde (environ 540 décès pour 100 000 naissances vivantes). Le délabrement du système de santé pakistanais fait que de nombreuses femmes ne sont pas suivies lors de leur grossesse. Faute de moyens, le personnel médical manque cruellement de formation. L'enseignement des techniques modernes les plus simples, qui pourrait sauver de nombreuses vies, n'est pas prodigué aux futurs obstétriciens. Selon l'Unicef, le personnel qualifié intervient dans moins d'un quart des accouchements et environ 57 % de femmes enceintes ne bénéficient pas d'une préparation à l'accouchement. Une dégradation amplifiée par le séisme du 8 octobre 2005, qui a détruit un grand nombre d'installations sanitaires et jeté le système de santé dans le chaos.

■ Info

### Développement de l'Afrique

L'observateur permanent du Saint-Siège auprès des Nations Unies Mgr Celestino Migliore a appelé, le 12 octobre, la communauté internationale à « une nouvelle culture politique, particulièrement dans le secteur de la coopération » en faveur du continent africain. Il s'exprimait à New York, dans le cadre de la 61<sup>e</sup> Assemblée générale de l'ONU, au sujet du « Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique » adopté il y a 5 ans. Regrettant la lenteur dans l'application des engagements de la communauté internationale, il a appelé les gouvernements à honorer leurs promesses en ce qui concerne l'allègement des dettes ou leur engagement à consacrer 0,7 % de leur produit national brut à l'aide publique au développement.

Quelques jours plus tard, le 17 octobre, il est revenu sur la question, notant que « l'investissement des pays riches pour leur propre secteur agricole » s'élevait à « une somme dix fois plus importante que le total de l'aide destinée annuellement à l'Afrique... l'équivalent du revenu total de toute l'Afrique sub-saharienne ».

Un rappel qui tombe à point nommé en ce qui concerne la Suisse où l'aide publique au développement atteint 0,4 % du revenu national. Et où le 14 septembre, lors d'une séance d'une commission du Conseil national, Christoph Blocher, chef du Département fédéral de justice et police, a remis en cause l'utilité de l'aide au développement en Afrique.

## ■ Info

## Coopération avec l'Europe de l'Est

Les œuvres d'entraide suisses recommandent le *oui* à la loi de coopération avec l'Europe de l'Est, soumise à votation le 26 novembre. Lors de la conclusion des Bilatérales II, le Conseil fédéral a décidé de contribuer avec un montant unique de 1 milliard de francs à des programmes dans les pays de l'Est nouvellement membres de l'UE. La base juridique de cette contribution est la loi sur la coopération avec l'Europe de l'Est, qui règle également l'aide au développement pour les pays des Balkans, de l'Asie centrale et du Caucase. Avec ce montant, la Suisse veut aider à réduire les inégalités entre les pays riches et les pays pauvres à l'intérieur de l'UE. L'argent sera dépensé sur une période de 10 ans dans des projets concrets, dans les domaines des infrastructures et du développement social et environnemental. Pour Alliance Sud, cette cotisation ne coûtera rien, ni aux caisses de l'Etat ni aux contribuables. Les Bilatérales II apporteront à la Confédération des recettes supplémentaires et permettront des économies deux fois plus élevées que les 100 millions de francs à payer annuellement pour la cohésion. En cas de refus par contre, la voie bilatérale serait mise en danger et les Suisses devraient compter avec des difficultés.

Alliance Sud s'était opposée au départ à la décision du Conseil fédéral qui voulait financer le milliard de francs sur le dos de l'aide au développement. Elle a changé d'avis car une majorité du Parlement a soutenu la motion Leuthard qui exige que la politique européenne ne soit pas financée par le budget de l'aide au développement. Le budget 2007 a déjà été modifié en conséquence.

## ■ Info

## La banque des pauvres

Le Prix Nobel de la Paix 2006 a été décerné à Muhammad Yunus, du Bangladesh, rebaptisé « le banquier des pauvres », et à la Grameen Bank qu'il a fondée en 1983. Spécialisée dans le micro-crédit en faveur des plus pauvres, forte d'un capital de 27 dollars à sa création, la banque a distribué depuis 5,7 milliards de dollars de micro-crédits. Ses activités représentent aujourd'hui plus de 1 % du produit intérieur brut du Bangladesh, et elle a environ 6,5 millions de clients, des femmes en quasi totalité. Le micro-crédit leur permet d'acheter des outils de travail, des semences, des animaux domestiques ou d'autres matières premières pour démarrer une petite activité. (Voir à ce sujet, **Rick De Gendt**, « Contre la pauvreté : la micro-finance », in *choisir* n° 510, juin 2002, pp. 26-29.)

*Dans une succursale de la Grameen Bank, Bangladesh*



# L'école des nuages

*Pendant des vacances pluvieuses, un ami me demandait - maintenant que ma formation de jésuite touche à sa fin - où est-ce que j'avais le plus appris : au cours des études ? par les lectures ? par les rencontres ? Laissant défiler les lieux, les événements et les personnes qui avaient marqué ces dernières années, je lui répondis que c'était en regardant, en regardant la nature.*

*Quelques minutes plus tôt, nous avions en effet disserté sur la nébulosité. Que ce soit en vacances ou dans le quotidien, je n'aime pas tellement les nuages. Ils me privent de ce qui me paraît dû : le soleil et la lumière. Mais à regarder d'un peu plus près, je vois que les nuages se dissipent, laissant parfois passer un peu de soleil. Cette attitude change tout. Je pourrais me lamenter pendant dix jours sur le mauvais temps, et ainsi ne pas voir le soleil qui perce brièvement, mais chaque jour.*

*Combien de situations dans la vie où ce qui nous paraît dû ne nous est pas donné, que ce soit du soleil ou de l'attention, de la reconnaissance ou que sais-je encore... Dans ces circonstances, notre caractère se révèle, pour le coup, en pleine lumière.*

*Certains ressassent et s'aigrissent, soignant leurs déceptions, leurs rancunes. Pendant un temps, cela leur procure même une forme de reconnaissance, puis, peu à peu, l'indifférence se dresse autour d'eux. En effet, l'aigreur suscite chez les autres lassitude, puis distance*

*et indifférence. Ils ne savent plus quoi dire pour tenter d'aider cette personne et à force d'entendre les mêmes reproches, les mêmes déceptions, même l'amitié peut se lasser.*

*D'autres, confrontés à des malheurs identiques, refusent d'être entraînés dans la spirale de la rancune. Ils préféreraient laisser passer la tempête pour rester libres et ne pas s'enfermer dans la colère. Cela ne signifie pas qu'ils ne l'éprouvent pas, qu'ils ne sont pas déçus ou blessés, mais ils n'alimentent pas ces sentiments. Ainsi différentes émotions peuvent trouver une place et la vie reprendre dans un nouvel équilibre.*

*Nous ne choisissons pas toujours nos sentiments et nos réactions, mais nous pouvons essayer de prendre un peu de recul, en admettant qu'ils nous traversent mais sans que notre vie en soit complètement envahie. Nommer ce que nous éprouvons nous permet de nous en distancer et de donner de la place à autre chose. Surprenant ce que nous enseignent les nuages...*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# Elisabeth Behr-Sigel

## Conciliatrice fidèle et moderne

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)  
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Elisabeth Behr-Sigel, « la grand-mère de l'orthodoxie d'Occident », n'était pas une œcuméniste professionnelle cherchant à résoudre des différences théologiques.<sup>1</sup> L'influence qu'elle exerçait provenait de son ouverture aux autres. Elle était toujours prête à apprendre, à reconnaître en chacun les dons du Saint-Esprit et à s'en réjouir, où qu'ils se manifestent. Cela demande une grande humilité. Née d'une mère juive et d'un père protestant, Elisabeth avait vingt-quatre ans quand elle se convertit à l'orthodoxie. Elle prit une part active au renouveau théologique qui émergeait alors au cœur de la communauté russe exilée en France, renouveau qui aura une influence importante sur les théologiens de Vatican II. Elle parlait souvent avec une grande admiration des personnalités impressionnantes qui l'entouraient - Marie Skobstova, Lev Gillet, Alexander Schmemmann, John Meyendorff, Nicholas Berdjaev, Serge Bulgakov, Paul Evdokimov... en un mot « l'école de Paris » tout entière. Mais elle restait silencieuse sur son propre rôle, comme si seuls les autres importaient, comme si la seule chose dont elle put être fière était de les avoir connus.

En réalité, ces brillants intellectuels étaient souvent d'une susceptibilité acerbée. Les querelles théologiques et politiques n'étaient pas rares. Des jalousies mesquines, des disputes de juridiction enflammaient les passions parmi ces émigrés, nourrissant toutes sortes de rivalités. Au milieu de tout cela, Elisabeth savait se positionner et défendre ses idées, mais elle le faisait sans blesser personne et elle gardait des amis au sein de tous les groupes en bisbille. Ce qui permettait aux autres d'entendre un point de vue plus équilibré sur leurs disputes. Elisabeth était, de bien des façons, la « colle » toute humble qui réparaît la communauté.

### Tradition et modernité

Le thème de prédilection d'Elisabeth était la nécessité pour l'orthodoxie de s'ouvrir à la modernité, aux richesses de ses Eglises-sœurs, et de s'enraciner dans la culture locale. L'Eglise orthodoxe en France, par exemple, devait devenir l'Eglise orthodoxe de France, et non de Russie, de Grèce, de Serbie ou de Roumanie. Les divisions entre chrétiens étaient à ses yeux un véritable scandale : le dialogue, sur tous les plans, n'était pas pour elle une option, mais une obligation urgente et solennelle.

*Il y a un an, décédait paisiblement Elisabeth Behr-Sigel. Trois ans auparavant, elle avait célébré son 95<sup>e</sup> anniversaire au couvent des carmélites de St-Elie, en plein cœur de la France. Parmi les invités se trouvaient deux évêques orthodoxes, un évêque grec-catholique, les vicaires généraux de trois diocèses catholiques-romains et plusieurs pasteurs protestants. Une preuve émouvante qu'en elle l'unité des chrétiens, objet de tant de prières, avait été réalisée prophétiquement.*

1 • Voir aussi **Thierry Schelling**, « Elisabeth Behr-Sigel. Une vie œcuménique », in *choisir* n° 553, janvier 2006, pp. 13-15 (n.d.l.r.).

## églises

Ce qui était si rafraîchissant chez Elisabeth, c'était l'association de son attachement farouche à « l'essentiel de la tradition », et de son intolérance spontanée pour tout point de vue stagnant, pour toute pratique archaïque. A ses yeux, pour avoir voix au chapitre dans le monde contemporain, l'orthodoxie se devait de dialoguer avec ce monde, aimer tout le positif qui s'y trouve, reconnaître ce qui est authentique dans son évolution, et non pas se réfugier dans des traditions stériles ou des coutumes désuètes.

Cependant, à l'encontre de tant d'autres qui essayaient de réinventer le christianisme en rejetant le passé afin de ne pas choquer leurs contemporains, Behr-Sigel cherchait la source du nouveau

dans la grande tradition apostolique dont elle admirait la force et la pureté. Pour elle, cette tradition était vivante, inspirée par le Saint-Esprit ; et donc capable de répondre aux défis de n'importe quelle société, de s'adapter à n'importe quelle culture.

La tradition mystique russe a une vénération profonde pour les « fous en Christ », c'est-à-dire pour ceux que visite l'Esprit lorsqu'il désire rappeler à l'Eglise sa mission essentielle. La fonction de ces « fous en Christ » est de faire exploser nos illusions et nos désillusions, de remettre en question toute prudence ou décence trop humaine. Ils sont chargés de faire échec à notre suffisance, à notre vanité, à nos demi-mesures et à notre piété stérile.

Elisabeth pensait que deux fous de ce genre avaient récemment montré à l'Eglise comment réagir face à la modernité : Mère Marie Skobstova (1897-1945), qui venait d'être canonisée,<sup>2</sup> et Alexandre Buknarev (1822-1871). Tous deux proposaient une nouvelle forme de vie monastique, sans cloître ni protection, parmi les pauvres et les méprisés, imitant le Christ humble et vulnérable. La prédilection d'Elisabeth pour ces originaux, pour ces inadaptés prophétiques, exprime quelque chose d'intégral, de vital, de nécessaire à la vie de l'Eglise universelle, et qui date des Pères du Désert. La « folie en Christ » ne s'oppose pas aux structures de l'Eglise institutionnelle - bien qu'elle implique une forme supérieure d'obéissance et que, par conséquent, elle ne soit souvent pas reconnue immédiatement comme don de Dieu par les autorités ecclésiastiques. Aux

Elisabeth Behr-Sigel,  
à 93 ans



2 • Voir à son sujet **Jerry Ryan**, « Le monastère de la Mère Marie », in *choisir* n° 535-536, juillet-août 2004, pp. 9-13, (n.d.l.r.).

yeux d'Elisabeth, les prophètes humiliés, les fous en Christ donnent voix à la Sagesse de Dieu.

## Les femmes dans l'orthodoxie

C'est dans ce même état d'esprit qu'Elisabeth luttera plus tard pour le statut des femmes au sein de l'Eglise orthodoxe. La libération et le respect de la femme sont bien évidemment l'une des tendances les plus positives du monde moderne. Behr-Sigel, au nom des Evangiles et de la tradition la plus authentique des Pères de l'Eglise, défiera l'Eglise orthodoxe de revoir son attitude envers les femmes.

Que les femmes aient été reléguées à une position inférieure chez les orthodoxes est chose plus qu'évidente. Elles n'ont pas le droit de passer les Portes Royales. Jusqu'à très récemment, on refusait la communion aux femmes pendant leurs périodes et, après avoir donné la vie à un enfant, elles étaient considérées impures pendant un mois. Aujourd'hui encore, lorsqu'un mâle est baptisé, on l'emmène en procession autour de l'Eglise et on l'introduit dans le sanctuaire, alors que la procession d'une petite fille est beaucoup plus courte.

Au vu de ce genre de pratiques, on peut facilement se représenter quel type de réaction accompagne la moindre suggestion que les femmes participent au ministère et à la prêtrise... Et pourtant, c'est bien ce qu'Elisabeth Behr-Sigel proposait aux orthodoxes. Interprétant les signes du temps, elle estimait que les droits accordés par la société à la femme, que son accès à tous les rôles étaient des phénomènes culturels que l'Eglise se devait de reconnaître si elle désirait jouer un rôle respectable dans le monde moderne.

Pour Elisabeth, l'orthodoxie devrait aussi prendre au sérieux le fait que les Eglises anglicane et réformées ordonnent des femmes car cela aura de graves implications pour l'avenir de l'œcuménisme. Considérer ces ordinations comme aberrantes compromettrait inévitablement et définitivement la communion eucharistique entre chrétiens. Un problème trop sérieux pour être ignoré a priori. Le Saint-Esprit ne se laissera pas confiner dans nos frontières confessionnelles. Bien que la question de l'ordination des femmes soit posée à l'orthodoxie par des événements extérieurs, la réponse qu'elle y donnera devra provenir de l'intérieur.

## Discerner l'essentiel

La façon dont Elisabeth Behr-Sigel présentait ce problème est typique de sa théologie et de sa spiritualité. Au lieu d'attaquer les traditions de l'Eglise, elle soutenait ses arguments en se tournant vers ce qui est le plus fondamental, le plus vénérable dans la tradition, pour discerner l'essentiel de l'accidentel. Le centre même de la spiritualité orthodoxe est la Résurrection, rappelait-elle ; or les témoins principaux de cet événement furent Marie de Magdala, Apôtre des Apôtres, et les femmes porteuses de myrrhe. Elle faisait aussi remarquer que l'anthropologie théologique des Pères de l'Eglise proclame l'égalité absolue de l'homme et de la femme qui, ensemble, réalisent l'image de Dieu.

Dernier argument : la prêtrise royale des baptisés souligne la participation active de tous les fidèles à l'action eucharistique. Au cas où le célébrant serait indigne ou même manquerait de foi, celle de l'assemblée entière transformerait les offrandes.

C'est ainsi qu'Elisabeth présentait son cas, à la lumière la plus pure de la tradition. L'Eglise pratique-t-elle ce qu'elle prêche ? Avec douceur, humblement, la théologienne lui proposait un examen de conscience. Elle lui demandait de considérer tout au moins la possibilité de l'ordination des femmes.

Elle proposait aussi que l'on insuffle une nouvelle vie à l'ordre des diaconesses, un ordre qui existait autrefois dans l'Eglise orientale. Ces diaconesses s'occupaient spécialement des femmes ; leur fonction était principalement philanthropique et catéchétique. Un diaconat moderne pourrait permettre aux femmes une participation réelle au ministère pastoral, participation qui serait sanctionnée et sanctifiée par l'Eglise.

Behr-Sigel n'est jamais tombée dans la rhétorique agressive et simpliste de tant de féministes. Elle rejetait l'idée que les femmes sont unilatéralement victimes et les hommes unilatéralement coupables (une inversion grossière de l'ancienne théologie opposant Adam à Eve). Elle n'acceptait pas le cliché que l'Eglise, après des débuts charismatiques, était devenue une simple institution organisée *par* des hommes et *pour* les hommes, comme si l'Esprit saint l'avait abandonnée.

Quel fut le résultat de tous ces efforts ? Il est encourageant, même s'il n'est pas spectaculaire. L'Eglise catholique a récemment cessé toute discussion autour de l'ordination des femmes, mais l'orthodoxie y est toujours ouverte. Le message d'Elisabeth Behr-Sigel trouve si évidemment sa source dans son amour de la vérité, dans son amour pour l'Eglise, qu'il est difficile à rejeter ! De plus, sa réputation est impeccable.

Plusieurs évêques ont pris position à ses côtés. L'Eglise apostolique arménienne, bien qu'elle ne soit pas en communion avec l'orthodoxie, vient discrètement de

réinstaurer le diaconat féminin. Ces résultats peuvent sembler bien modestes à ceux qui attendent impatiemment un changement radical. Et pourtant, l'influence croissante d'Elisabeth Behr-Sigel en dépit du conservatisme orthodoxe est tout à fait remarquable.

## Une fin chrétienne

Elisabeth Behr-Sigel s'est littéralement endormie dans le Seigneur le 26 novembre 2005. Elle est morte dans son lit alors qu'elle lisait. Elle avait 98 ans. Alerte jusqu'au dernier moment, elle était restée curieuse et active bien que « très fatiguée ». L'une des suppliques parmi les litanies si fréquentes dans la liturgie byzantine prie pour « une fin chrétienne à notre vie, sans reproche, sans douleur, en paix ; dans l'espoir d'être justifié auprès du tribunal redoutable du Christ ». Il semble que cette requête ait été exaucée pour Elisabeth.

Elisabeth Behr-Sigel vécut et agit dans un contexte orthodoxe, mais sa perspective et son témoignage personnel proclament leur message à l'Eglise universelle. Sa vie et ses écrits sont sources vivantes de paix, de sagesse et d'équilibre. Comme le scribe de l'Evangile, grâce à son expérience du Royaume, elle a su proposer de l'ancien et du nouveau. Espérons que les générations futures sauront reconnaître en elle l'une des grandes personnalités de notre époque.

**J. R.**

# Dialogue islamo-chrétien

## Le « style » Benoît XVI

●●● *Thierry Schelling s.j., Genève*

Vingt-cinq ans de pontificat wojtylien marque inexorablement par son style et ses « premières ». Le domaine du dialogue islamo-catholique l'illustre bien. Par les voyages de Jean Paul II d'abord, qui a personnellement rencontré les musulmans « chez eux ». De 1980 à 2003, il s'est rendu dans une quinzaine de pays à majorité musulmane, du Burkina Faso à l'Indonésie, en passant par le Kazakhstan. On comprend mieux l'importance de ces périples en terres musulmanes quand on se rappelle que c'est sur invitation explicite du gouvernement d'un Etat qu'un pape s'y rend en visite.

Outre la rencontre d'Assise en 1986, qui a placé médiatiquement l'Eglise catholique dans le concert des religions et des spiritualités au nom de la paix et de la concorde mondiales, le summum des rencontres islamo-catholiques demeure celle avec les jeunes à Casablanca, le 19 août 1985. A cette occasion, le roi du Maroc Hassan II avait clairement saisi l'esprit de ce pas historique : « Le même

objectif [nous habite] : tisser et renforcer les liens d'amitié et de concorde entre les nations et les religions. »<sup>1</sup> Quant au remarquable discours de Jean Paul II, on y relevait le fil rouge suivant : « Repérons ce qui nous est commun : croyance en Dieu, dignité humaine, service de l'humanité, etc. »

Jean Paul II était le pape du geste, qui prévalait autant et parfois plus que la parole : il fut le premier à entrer dans une mosquée, celle des Omeyyades à Damas, le premier à embrasser le saint Coran, et les photographies du pape assis à côté du mufti Kaftaro de Syrie ont fait le tour du monde.

Le pape de la diplomatie également, à la fois toute vaticane et orientale (il était slave !). En vingt-cinq ans d'exercice, Jean Paul II a reçu pratiquement tous les dirigeants et chefs de gouvernements de pays musulmans, de Yasser Arafat à Mohammad Khatami. Les deux-tiers des Etats à majorité musulmane ont aujourd'hui un ambassadeur accrédité auprès du Saint-Siège.

Par ailleurs, Jean Paul II s'était entouré d'experts en matière d'islam et soignait tout particulièrement la commission pour les musulmans rattachée au Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Par son entremise, le pape envoyait un message pour le Ramadan à tous les musulmans de monde.<sup>2</sup> C'est lui qui avait

*Depuis cette fameuse citation dans l'allocution de Benoît XVI à Ratisbonne, le 12 septembre dernier, il semblerait que le dialogue islamo-chrétien en général et islamo-catholique en particulier ait pris une autre couleur. Une fois la crise passée et à la veille du voyage du pape en Turquie, on est en droit de s'interroger : quelque chose serait-il en train de changer au sein de l'Eglise catholique vis-à-vis du dialogue interreligieux et avec l'islam ? Tentons une analyse en partant de l'héritage de Jean Paul II.*

1 • In *La documentation catholique*, n° 1903, 6 octobre 1985, p. 942.

2 • Sa sensibilité pour le monde arabe dépassait le cadre de l'islam : il fut le premier à nommer un Palestinien au patriarcat de Jérusalem, et un Jordanien, puis un Tunisien, au siège de Tunis - alors que des évêques européens y étaient en charge. Il fut le premier aussi à appeler un Syrien à la tête de la Congrégation pour les Eglises orientales.

nommé un Nigérian, Francis Arinze, alors archevêque d'Onitsha, à la tête de ce dicastère en 1984, et comme secrétaire, en 1987, le Père Blanc anglais, ex-recteur du PISAI,<sup>3</sup> Michael L. Fitzgerald, qui succéda à Arinze en 2002. C'est enfin lui qui a choisi un Jordanien, Mgr Akasheh, comme chef du bureau « islam » auprès de ce même Conseil.

En mars 2000, Jean Paul II a même demandé pardon pour les erreurs des Croisades et pour les autres violences perpétrées au cours de l'histoire par des chrétiens contre des adhérents d'autres religions.

On ne pouvait faire mieux, ni surtout mieux engager son successeur à continuer dans la même direction, même si à un autre rythme et sous un autre angle. Son activité demeure un acquis inéluctable et indélébile, non seulement pour le magistère doctrinal de l'Eglise, mais aussi pour l'ensemble des catholiques, voire des chrétiens. Le message est clair : « Rencontrons-nous ! »

## La marque de Benoît XVI

C'est là où l'originalité de Benoît XVI semble peut-être encore nous échapper ; et sa différence également, non exempte de points d'avancée mais également de « redimensionnement » par rapport à Jean Paul II. Même une citation, probablement maladroitement choisie, ne peut pas compromettre, voire défaire, ce que son prédécesseur a mis en place. Au contraire... Il faut lire la subtilité avec laquelle Benoît XVI intensifie à sa manière l'œuvre de Jean Paul II.

Un premier exemple peu relevé par les médias : le 25 avril 2005, Benoît XVI a tenu son troisième « premier discours » pontifical adressé aux représentants des Eglises et des autres religions ! Comme Jean Paul II, l'un des tous premiers actes

du nouveau pape a donc été de s'entretenir avec les membres des autres Eglises ; mais son innovation a été d'inclure dans la foulée les représentants des autres religions !<sup>4</sup> Ses paroles sont d'autant plus réjouissantes pour les musulmans qu'ils sont les *seuls* cités expressément par le nouveau pape : « Je suis particulièrement reconnaissant de la présence parmi nous de membres de la communauté musulmane, et j'exprime ma satisfaction pour le développement du dialogue entre musulmans et chrétiens, tant au niveau local qu'international. » Et le pape de qualifier le dialogue interreligieux d'« impératif », un dialogue qu'il souhaite « authentique et sincère » et dont le « respect et la dignité de chaque personne » est la pierre angulaire.

On ne mesure pas assez le poids de cette rencontre et de ces paroles. C'est tout simplement *la première fois* qu'un pape, au lendemain de son élection, remercie officiellement lors d'une *même* audience les membres des Eglises chrétiennes et des autres religions. Comme si l'esprit d'Assise s'était transporté au Vatican l'espace de remerciements pontificaux !

S'ensuit une série d'initiatives ponctuelles, « façon ratzingérienne ». Le 26 avril, soit une petite semaine après son élection, le premier cardinal reçu en audience privée - et qui ne soit pas le chef d'un dicastère de la curie romaine - a été le patriarche des maronites Nasrallah Pierre Sfeir. Interlocuteur de choix entre druzes, sunnites, chiites et chrétiens au Liban, pays qui se veut un modèle de coexistence islamo-chrétienne, il est aussi un acteur de la politique de survie des chré-

3 • *Pontificio Istituto di Studi Arabi ed Islamica* formant à la connaissance de l'islam.

4 • Pour mémoire, il faudra attendre le début du mois de décembre 1978 pour que Jean Paul II initie sa rencontre avec le monde musulman en recevant les ambassadeurs du Sénégal et de la Turquie.

tiens dans la région : cette première réception en dit long sur les intérêts prioritaires du nouveau pape.

Les trois jours de colloques informels entre les anciens étudiants du théologien Ratzinger et le nouveau pape se sont déroulés, comme de coutume, en septembre 2005. Thème, l'islam ! Des experts - les pères Troll, Fessio, K. Samir... - ont débattu, en présence et avec le pape, des approches différentes de la théologie musulmane, de l'islam pluriel, etc. Si Benoît XVI a réduit les visites privées et officielles au Vatican aux chefs d'Etats, il faut cependant noter trois nominations d'importance dans l'appareil diplomatique du Saint-Siège en rapport avec le dialogue islamo-catholique. Le 27 août 2005, il a nommé un évêque maronite comme nonce auprès des pays de la péninsule arabe<sup>5</sup> : une première, car Mounghed el-Hachem est le premier arabe à devenir ambassadeur du pape auprès des pays... arabes !<sup>6</sup> Le 26 février 2006, c'est l'islamologue Michael L. Fitzgerald, alors président du Conseil pour l'interreligieux, qui est nommé nonce en Egypte et auprès de la Ligue des pays arabes. Le 15 septembre 2006, il nomme Dominique Mamberti, un Français du Maroc et ancien nonce au Soudan et en Erythrée (deux pays à majorité musulmane d'Afrique !) comme numéro trois de la Secrétaire d'Etat ou secrétaire pour les relations avec les Etats (=ministre des affaires étrangères).

Le 20 février 2006, en pleine crise dite « des caricatures », Benoît XVI reçoit le nouvel ambassadeur du Maroc. Il lui adresse notamment ces paroles : « Dans le contexte international que nous connaissons actuellement, l'Eglise catholique demeure convaincue que pour favoriser la paix et la compréhension entre les peuples et entre les hommes, il est nécessaire et urgent que les religions et leurs symboles soient respectés, et que les croyants ne soient pas l'objet de provocations blessant leur démarche et leurs sentiments religieux. *Cependant*, l'intolérance et la violence ne peuvent jamais se justifier comme des réponses aux offenses car ce ne sont pas des réponses compatibles avec les principes sacrés de la religion ; c'est pourquoi on ne peut que déplorer les actions de ceux qui profitent délibérément de l'offense causée aux sentiments religieux pour fomenter des actes violents, d'autant plus que cela se produit à des fins étrangères à la religion. »

Le message est clair : respect des symboles et des sensibilités à l'égard du religieux ; et toute réaction contre l'offense religieuse ne doit « jamais » être la

*Août 2001,  
Jean Paul II reçoit  
Yasser Arafat au Vatican*



- 5 • La péninsule arabe comprend le Koweït, Bahreïn, Yémen, Qatar, les Emirats Arabes Unis et l'Arabie Saoudite.
- 6 • D'avril 2005 à avril 2006, Benoît XVI a changé, selon le triennat en vigueur dans le monde diplomatique, les nonces dans pratiquement tous les pays à majorité musulmane d'Afrique et d'Asie !

violence, mais l'argumentation en bonne et due forme qui démontre en quoi les attaques sont fausses, en d'autres mots, la rationalité. On trouve déjà ici en filigrane le discours de Ratisbonne.

## Après l'accueil, la raison

C'est là où il nous convient d'apprendre à lire la méthode du nouveau pape. Jean Paul II était l'initiateur (et l'acteur !) du premier pan du dialogue : la rencontre, les poignées de mains, l'écoute et l'accueil des différences, des étapes essentielles entre institutions et communautés pour entrer proprement en relation. Benoît XVI, lui, choisit d'y déployer ses qualités de professeur de théologie et d'intellectuel européen au raffinement et à la précision académiques. Il est désireux de tourner et retourner les arguments des uns et des autres, selon la logique de la raison et en toute loyauté à la foi des deux partis, *puisque* la bonne entente est admise désormais et pratiquée depuis une bonne vingtaine d'années.

C'est un peu comme deux partenaires de discussion qui, après la rencontre chaleureuse de la première fois (Jean Paul II), décident de s'asseoir à la même table et de mettre à plat les aspérités et les points communs de manière sincère, respectueuse et... académique (Benoît XVI) !

Du moins, c'est le souhait que le pape a formulé, le 22 septembre dernier, devant les vingt et un ambassadeurs de pays musulmans accrédités auprès du Saint-Siège et la quarantaine de représentants de l'islam en Italie, convoqués pour « détendre l'atmosphère » entre le Saint-Siège et les nations musulmanes : « Poursuivant l'œuvre entreprise par mon prédécesseur, le pape Jean Paul II, je souhaite donc vivement que les relations confiantes qui se sont développées entre

chrétiens et musulmans depuis de nombreuses années, non seulement se poursuivent, mais se développent dans un esprit de dialogue sincère et respectueux, fondé sur une connaissance réciproque toujours plus vraie qui, avec joie, reconnaît les valeurs religieuses que nous avons en commun et qui, avec loyauté, respecte les différences. »

Notons le vocabulaire : les relations sont jugées « confiantes » (l'acquis de Jean Paul II) et doivent se poursuivre dans la « connaissance réciproque *toujours plus vraie* » notamment et dans la loyauté du respect des différences.

Voilà les petites touches ratzingériennes, qui se construisent sur l'acquis wojtylien et qui donnent la nouvelle teneur du dialogue islamo-catholique : réciprocité d'honnêteté objective et d'exactitude intellectuelle, dans la connaissance académique et la teneur de nos différends. Qu'on ne s'y trompe pas ! Les initiatives, tant du côté musulman que chrétien, sont toujours autant voulues et réalisées dans le même enthousiasme : plus explicitement et régulièrement là où les conditions politiques et sociales le permettent, plus discrètement et de manière informelle là où l'environnement y est plus hostile (on pense à l'Algérie, à l'Égypte...).

Les notions de dialogue théologique et spirituel, d'une part, et de dialogue dans la vie, de l'autre, sont toujours d'actualité : la première, de par la volonté de nombreux groupes officiels, établis notamment en Occident<sup>7</sup> ; la seconde (que les conjectures politiques actuelles ne viennent pas ou peu enrayer) par le fait

7 • Pratiquement toutes les conférences épiscopales d'Occident ont un organisme pour le dialogue avec l'islam. La Suisse l'a créé en 2001.

même que les musulmans et les chrétiens cohabitent parfois depuis plusieurs siècles, de la Mauritanie à l'Indonésie, en passant par l'Europe et les Amériques. Cependant, par l'entremise du pape-professeur, la machine « dialogue » monte d'un cran : « Argumentons ! Osons décortiquer nos différends ! » car nos différences sont désormais bien connues après vingt ans de rencontres !

Un exemple à ce propos : on ne cesse d'accuser les chrétiens et l'Occident de méconnaître l'islam, le vrai. Mais du côté musulman, le « vrai » christianisme est tout autant ignoré. Celui qu'on enseigne dans les écoles coraniques et les universités islamiques, sur la base des mentions et jugements contenus dans le Coran, est un christianisme revisité par une lecture partielle, issue de la tradition musulmane, mais *qui est fausse*. Trop rares sont encore les dominicains et autres jésuites qui enseignent le christianisme auprès d'étudiants musulmans, comme cela se passe parfois à Ankara ou à Téhéran.

## Distance et patience

C'est donc un appel renforcé du pape pour une véritable connaissance réciproque de la réalité de l'autre, par le biais de ses propres adhérents. C'est prendre un peu de recul les uns par rapport aux autres. Le vrai dialogue passe aussi par une saine distance, comme celle de la table entre les deux amis assis après la rencontre initiale...

Sur les questions de cohabitation dans une société plurielle, d'éthique ou de défense de l'environnement, le dialogue islamo-chrétien peut produire des prises de positions communes au nom du même Créateur et de la défense de la dignité de sa créature, l'être humain, deux notions présentes dans les deux

religions. Il convient alors de disséquer les sérieuses différences d'approche anthropologiques que les Ecritures et les traditions culturelles des deux mondes - musulman et chrétien - ont à cœur de répandre.

A propos du dialogue théologique proprement dit, il est impossible étant donné les impasses fondamentales entre les dogmes chrétiens de l'Incarnation, de la Trinité et de la Résurrection, par exemple, et leurs exacts contraires ou négations dans le Coran.

Un autre exemple où le bât blesse encore entre nos deux communautés : nombre de musulmans nous « resservent » à toute occasion l'argument des Croisades comme démonstration par des chrétiens d'une injustice contre les Maures ! Pourtant l'Eglise catholique a fait son maximum pour endiguer les effets de ce pan de l'histoire. Elle a demandé pardon, à plusieurs reprises, y compris aux orthodoxes victimes eux aussi des dernières Croisades, et elle s'est engagée résolument contre l'usage de la violence à des fins religieuses. Bien des musulmans, intellectuels compris, ne paraissent pourtant pas l'avoir assimilé.

Du travail de fourmi reste à accomplir, et la vertu nécessaire est bien la patience... d'un professeur !

**Th. Sch.**

# Heidegger

## La présence essentielle

●●● **Roberto Degrassi**, Genève  
Philosophe

*Cette contribution se propose de démontrer en quoi et pourquoi les réflexions de Heidegger ont touché en profondeur à l'essence de l'être humain et à la situation de son existence. La méthode phénoménologique du philosophe allemand démasque la connaissance logique des choses et ouvre à l'acte d'aliénation, et donc à l'Autre.*

Une bonne partie des articles qui portent sur quelqu'un ou sur quelque chose se propose d'en montrer l'actualité. Si nous comprenons la notion d'« actualité » en tant que « proximité à nos propres questions » et au besoin d'y répondre, alors cette notion ne pourra que servir à séduire notre ego narcissique et à nourrir notre rôle de demandeurs et de consommateurs, dans le contexte capitaliste de la production économique et de la *réduction* sournoise du monde au marché. Or la philosophie de Martin Heidegger<sup>1</sup> a envisagé surtout de démasquer cette logique de fonctionnement et les techniques qu'elle présuppose, qui *transforment les moyens économiques en buts existentiels*. En effet, du « posséder pour survivre », l'Occident est arrivé à « être pour posséder et avoir le pouvoir ».

Nous allons démontrer ici la présence essentielle de la philosophie de Heidegger à l'intérieur et au cœur de la condition humaine, par rapport au problème ontologique et à la méthode qu'il appelle « phénoménologique ». Etant donné que ce qui est essentiel est aussi universel dans les lieux et éternel par rapport au temps, l'actualité de Heidegger en découle comme l'eau et le flux de la source.

La situation originaire et effective de l'existence humaine comme « jetée » dans sa relation au monde, l'appel de la conscience, la compréhension de soi

comme un projet et la possibilité de devenir ce que l'on est sont autant de contributions conceptuelles que cette philosophie a offertes à l'homme contemporain : leur profondeur et leur ampleur dépassent largement l'espace d'une présentation.

### L'Être et mon être

La philosophie de Heidegger est une ontologie, c'est-à-dire une « philosophie de l'être ». Pour lui, les problèmes de sens de l'être en général et du sens de mon propre être en particulier sont l'unique horizon dans lequel il est possible de poser et de penser les questions contemporaines de « ma conscience », de sa connaissance du monde, de soi et du vrai, ainsi que les problèmes éthiques du comportement humain et des relations aux autres.

Mais la compréhension du sens de l'être est à son tour problématique. Si, d'un côté, l'être humain est voué à la compréhension de l'être des choses du monde

1 • En ce qui concerne la biographie de Heidegger, les meilleurs ouvrages sont les suivants : **R. Safranski**, *Ein Meister aus Deutschland. Heidegger und seine Zeit*, Hanser, München 1994, et **H. Ott**, *Martin Heidegger. Unterwegs zu seiner Biographie*, Campus, Frankfurt a. M./New York 1988. L'ouvrage de **V. Farias**, *Heidegger et le nazisme*, Verdier, Lagrasse 1987, est fortement polémique.

et de celui des autres personnes, de l'autre côté, il ne peut les comprendre qu'à partir de soi, de ce qu'il est et de la trace d'être qu'il porte en soi. La présence de cette trace, comme le voyait déjà Platon, est à la fois le manque et le besoin d'une réponse absente, et donc la nécessité de la chercher et peut-être la possibilité de la trouver, ou du moins de reconnaître ses limites par rapport à cette soif de vérité.

Cette trace insuffisante, cette soif stimulante incarnée, exprime et démontre la finitude fondamentale de l'être humain, inscrite dans le fait que notre existence est à la fois la source et le fondement, mais aussi la limite des possibilités de compréhension de l'être. Par conséquent, je pourrais parvenir à comprendre le sens de mon propre être, mais le sens de « l'Être » me dépasse et m'échappe. L'Être ne se réduit à aucun des êtres, à aucune « chose » ou personne : il nous transcende tous.

De cette manière *Etre et temps*, l'ouvrage fondamental de Heidegger, donne le coup de grâce définitif à la prétention de la pensée occidentale - dont Hegel est l'achèvement - selon laquelle la raison, qui a parcouru le chemin et les trajets de sa formation, ne parvient pas seulement à la conscience de soi et de son histoire, mais aussi à la possibilité de penser l'essence de tout être, humain ou naturel, par le biais du concept. S'agit-il d'un coup de grâce qui achève et anéantit ou d'une grâce qui libère ?

## Une méthode qui révèle

L'analyse de la méthode propre de la philosophie de Heidegger peut nous rapprocher d'une réponse à cette question. Pour lui, la philosophie est ontologie et l'ontologie ne peut être que *phénoménologique*, car seule cette méthode peut

nous montrer le sens et la vérité de l'être, selon le sens du mot « phénomène ». Qu'est donc la phénoménologie, dont les fondateurs sont Hegel et Husserl et dans laquelle une bonne partie de la philosophie occidentale contemporaine se reconnaît (sans nier d'immenses différences) depuis Sartre, jusqu'à Levinas, Ricœur et Wojtyła ?

Cette méthode, qui a été appliquée dans des domaines très différents tels que la théologie et la psychiatrie, repose sur la vision selon laquelle l'être est toujours vrai à son origine, mais qu'il se donne en nous apparaissant de façon masquée, comme un symptôme douteux apparaît au médecin. Par conséquent, l'expérience nécessaire au philosophe (mais pas seulement !) qui désire comprendre l'être de quelque chose n'est que de rester purement à regarder et à voir, à sentir et à percevoir, à réfléchir comme un miroir d'eau pour « dé-montrer » ce qui se donne à sa source. L'unique épreuve valable est de montrer le contenu de ce qui nous est donné, mais aussi sa manière de se manifester et de nous apparaître dans les choses et à travers les autres.

En réalité, cette vision de la philosophie bouleverse notre conception de la connaissance humaine, de la vérité et de la logique, jusqu'à renverser et à rendre problématique notre manière d'être au monde, avec les autres ou malgré eux. En effet, suite à la compréhension de l'expérience de l'être que l'on vient d'esquisser, la perception sensible se démontre comme la forme de connaissance la plus vraie, parce qu'elle découvre et manifeste purement l'être des choses tel qu'il se donne, sans pouvoir le modifier. « Voir » découvre toujours les couleurs, « écouter » et « entendre » dévoilent toujours des sons.

De manière cohérente, toute possibilité d'une vérité (et d'une fausseté) qui prétendrait posséder une quelconque réalité ou situation, et juger quelqu'un sur cette base, est anéantie à la racine. Car la vérité trouve son origine ailleurs, dans l'ouverture qui découvre et qui manifeste ce qui était fermé, couvert et caché.

L'ouverture de la vérité dévoile : elle ne laisse apparaître que l'être des choses *qui se donne, comme il se donne*, en faisant disparaître ce et celui qui le masque. Pour révéler, la vérité dévoile : elle démasque le moi qui, sous le prétexte de garantir la médiation et de fonder la vérité, essaye de manière narcissique de la modifier et de la façonner à son usage et à son image. On pourrait dire que le dévoilement qui démasque est la manière dont la vérité philosophique traduit la vérité libératrice qui nous dit : « Tu ne te feras pas d'image. »

Nous avons toujours considéré le savoir comme une « connaissance logique », que la conscience d'un sujet (le moi) exerce sur les « choses du monde », sur une réalité objective qui lui demeure externe et opposée. Or si la connaissance n'est qu'une prise de conscience rassurante sur la réalité des choses et des autres qui nous garantirait l'usage d'un monde manipulable, alors la connaissance de la vérité ne peut que fonctionner de la même manière. C'est-à-dire que la vérité n'est qu'un jugement, vrai ou faux ; elle n'est que l'accord logique d'une affirmation avec l'objet qu'elle vise, tandis que la fausseté est son désaccord.

Cette réduction de la vérité à une sorte de « bonne réponse, unique et exacte, à la question » - dont on a parlé tout au début à propos de la notion d'actualité - est probablement le véritable fondement ontologique de tout intégrisme, ainsi que le symptôme d'autres problèmes psychologiques.<sup>2</sup>

## Sortir de soi

Le processus que Heidegger met en œuvre pour démasquer et pour dépasser cette conception réductrice de la connaissance du vrai s'inscrit dans l'essence de certaines philosophies chrétiennes et idéalistes. Il ouvre la voie aux phénoménologies contemporaines. Déjà Hegel constatait que notre conscience, tout en prétendant s'accorder aux objets visés pour les connaître, ne sort pas de soi vers l'autre et les autres : elle reste renfermée dans son narcissisme réfléchi en soi.

Lorsque saint Augustin écrit que Dieu lui est plus intime à lui-même que lui-même, il montre que l'acte de reconnaître la présence de Dieu en soi et de s'abandonner, d'abandonner son propre moi vers Lui, est ce qui ouvre cette fermeture et ce qui sort l'être humain de soi vers l'autre. Ensuite, dans le sillage d'une immense tradition mystique et poétique, philosophique et théologique, occidentale et orientale (le bouddhisme, Euripide, Eckhart, Baudelaire...), Heidegger reconnaît avec Hegel que la réflexion de ma conscience de moi n'est pas transparente mais négative, inégale à soi et abyssale : *Je suis un autre que moi*.<sup>3</sup>

2 • Cette vision de la vérité se fonde à son tour sur un malentendu ontologique : que *la vérité est unique, donc il faut la dire de manière univoque*, c'est-à-dire absolue, fixe et éternelle, définie et définitive. Mais l'éventuelle unicité de la vérité est une possibilité qui ne concerne que l'être (vrai) de Dieu, et non sa possession de la part de la connaissance humaine. Autrement dit : même dans le monothéisme le plus strict, c'est Dieu qui est vrai, unique et absolu, alors que la connaissance humaine qui essaie de le dire ne l'est point, surtout lorsqu'elle le dé-finit pour décider ou démontrer *quel* est le vrai Dieu, au lieu de se demander *qui* est Dieu pour nous.

3 • Rimbaud écrit : « Je est un autre. » Ricœur intitule un de ses ouvrages : *Soi-même comme un autre*. Merleau-Ponty définit « opaque » la composante irréflechie et non transparente de la conscience de soi.

Se reconnaître comme un autre, sortir de soi et se dépasser, abandonner son moi pour devenir un autre et son autre, c'est ce qui constitue l'acte d'aliénation qui nous ouvre à l'Autre et aux autres êtres lorsqu'ils se donnent. Si je peux reconnaître l'autre en moi, alors je peux me reconnaître dans les autres et les reconnaître en tant que tels, sans les « apprivoiser » à mon image et à mon usage. L'aliénation et la reconnaissance sont donc les conditions pour pouvoir les rencontrer et les accueillir, pour les comprendre au sens fort et pour les aimer dans leur façon d'être présents et de se donner.<sup>4</sup>

## Transcendance

La connaissance humaine se situe donc à la rencontre et à la frontière de deux formes de transcendance. La première est l'aliénation, qui dépasse le miroir verrouillé de la conscience pour ouvrir

l'homme à reconnaître l'autre et les autres êtres. Mais la transcendance la plus déterminante et nécessaire est la transcendance originare et essentielle de la donation d'être, qui ne relève pas du moi. Dans la tradition philosophique et théologique chrétienne et idéaliste, depuis Augustin et Bonaventure, Dieu est amour selon son essence. Mais sa manière d'être et d'exister - pour ainsi dire - est de se donner : « *Deus est oblativum sui* » (Dieu est l'offre de soi qui se donne), écrivait Bonaventure. Or, étant donné que Dieu est amour, s'offrir et se donner est pour lui aimer. De cette manière, l'Incarnation devient un événement d'amour inévitable et nécessaire. L'infini vit et réalise la vérité de son essence seulement en s'incarnant, en devenant tout être humain - à chaque instant et en chaque lieu -, pour pouvoir comprendre l'humanité (au sens fort et double du terme) et pour pouvoir l'aimer de l'amour qu'il est. On pourrait dire que Dieu devient vraiment ce qu'il est uniquement en s'incarnant en tous, en tout temps et en tout lieu. C'est là qu'il réalise et accomplit son essence, dans l'histoire ainsi que dans « nos petites histoires ».

Le fait que Dieu est amour qui se donne dans l'Incarnation rend possible que chaque être humain puisse à son tour devenir ce qu'il est, en donnant l'amour qu'il a reçu de la source et à l'origine,<sup>5</sup> en le laissant apparaître à travers soi et en soi, avec soi et pour les autres. En devenant à son tour une source d'être éthique.

R. D.

4 • L'ouverture de cette possibilité ne concerne pas seulement les dimensions psychologiques de l'amitié ou de la relation amoureuse, mais aussi l'essence éthique du politique, la théologie de la foi et la création artistique ou littéraire. Au point que les expériences que nous venons de décrire correspondent parfaitement aux définitions que Baudelaire a données du poète et de la poésie : « Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui (...) il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun (...) il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente (...) Cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe » (*Petits Poèmes en prose. XII, Les Foules*).

5 • Rémy Brague écrit, dans son commentaire à l'encyclique de Benoît XVI, que « nous ne pouvons donner que ce que nous avons reçu » et que « puisque l'amour n'est pas ce que Dieu a mais ce que Dieu est, nous devons laisser qu'il se donne en nous » (in *Vita e pensiero*, Milan, juillet 2006).

## Culture et réduction Heidegger et le nazisme

Le philosophe allemand Adorno [qui s'exila pendant la période nazie aux Etats-Unis] a montré comment le système capitaliste se sert de la culture comme d'une industrie qui produit et impose par le biais de la publicité des idéologies subliminales, des valeurs et des modèles de comportement, ainsi que les besoins de consommation qui en découlent.

Depuis l'après-guerre, le cinéma américain produit principalement des variations sur le thème de la réduction de l'expérience de la vie à la lutte policière et aventureuse entre « les bons et les méchants », c'est-à-dire entre la justice et les coupables, comme s'ils étaient des personnages opposés. Cette moralisation manichéiste de la réalité est la stratégie qui permet à l'industrie culturelle de réduire, par exemple, la réalité du christianisme à un système moral d'interdictions, surtout sexuelles, et de traiter le problème de la vérité comme un mystère ésotérique ou une enquête policière, et donc comme une question de pouvoir. Certains polars, comme *Le nom de la rose* et le *Da Vinci Code*, en sont des exemples évidents.

La question de la compromission de Heidegger avec le nazisme est un exemple moins évident, mais peut-être encore plus profond, de ce processus de réduction qui moralise et oppose. Le philosophe qui a le plus profondément essayé de penser le phénomène de l'être par rapport au fait de l'existence humaine a été réduit par le marché culturel à un personnage innocent ou coupable, que nous devons donc justifier et absoudre ou con-

damner par rapport au fait d'avoir été recteur de l'Université de Fribourg-en-Brigau, et donc d'avoir adhéré au parti national-socialiste allemand de 1933 à 1934.

La responsabilité de Heidegger, son ambiguïté et ses silences à l'égard du nazisme sont connus et graves ; mais le fait de se donner le droit de juger de façon sommaire, sans avoir assumé le devoir de comprendre philosophiquement l'œuvre d'un philosophe n'est pas moins grave. Cette attitude moralisante - aussi catégorique et rapide que superficielle - invite souvent à formuler des équations telles que nazisme=communisme=idéologie. Or le libéralisme capitaliste peut compter sur une tradition idéologique aussi ancienne et beaucoup plus puissante, et sa globalisation n'est pas dépourvue de tout caractère totalitaire.

Ce qui semble incohérent, c'est que le système qui suggère ou impose socialement cette attitude moralisante et ce type de jugements est le même qui - tout en garantissant à l'Occident le bien-être par la concurrence et pour le profit - a théorisé l'individualisme économique sous le nom de propriété et de privatisation. Il a aussi anéanti toute possible égalité des conditions matérielles de départ des individus, d'une part, et de concurrence des pays en voie de développement, d'autre part.

**R. D.**

# PDC : le parti du « ni ni »

... **Christophe Büchi**, Lausanne  
Journaliste

Ce n'est pas une partie de plaisir, par les temps qui courent, que d'être dirigeant du PDC suisse. A force de vouloir être ni de droite ni de gauche, le Parti démocrate-chrétien essuie en permanence les critiques *et* de la droite *et* de la gauche. Il existe des positions plus confortables que celle d'entre deux chaises. Mais il y a plus inquiétant encore pour le parti : sa clientèle et ses alliés traditionnels se détournent de lui. Ainsi, beaucoup de chrétiens actifs dans les associations d'entraide, et même les évêques suisses, reprochent au PDC de s'éloigner des valeurs chrétiennes, notamment en matière de politique d'asile. Dans d'autres domaines délicats, comme le génie génétique ou l'avortement, le parti suscite également la critique de nombreux chrétiens.

Hélas, la distance que le PDC prend de plus en plus vis-à-vis de l'Eglise catholique et de sa hiérarchie ne lui apporte pas nécessairement les sympathies des milieux laïques. Ceux-là lui reprochent souvent de n'être pas clair, d'être un parti « mou », indéfinissable, slalomeur - un parti *wischi-waschi*, comme on dit joliment en Suisse alémanique. A force d'être « ni ni » (ni de gauche ni de droite), le PDC serait un parti « nganngan », sans position, sans consistance. Voilà le reproche récurrent.

Heureusement pour lui, les difficultés du PDC sont actuellement quelque peu éclipsées par le « carnet rose » : l'avènement de la charmante et habile Argovienne Doris Leuthard au Conseil fédéral et l'élection du médiatique conseiller national valaisan Christophe Darbellay au poste de président du parti. Cela ne saurait cependant faire oublier que le parti a non seulement un gros problème d'image, mais également un véritable problème d'identité, qui hypothèque gravement son avenir.

## Un lourd héritage

Si l'on veut bien comprendre la situation actuelle du PDC et ses perspectives d'avenir, il est utile de jeter un regard en arrière car le problème central du parti, à savoir son profil idéologique flou, plonge ses racines dans l'histoire. Le PDC suisse est l'héritier de l'ancien Parti conservateur, qui est lui-même un avatar du Sonderbund. Comme on le sait, l'Etat fédéral a été fondé en 1848. Ce que les Suisses ne savent pas toujours (ou feignent parfois d'oublier), c'est que cette naissance a été précédée d'une grossesse douloureuse et convulsive. La voie vers la Suisse moderne n'a pu être ouverte que par une sorte de « mini-guerre de sécession », guerre qui, en 1847, a opposé d'un côté les cantons à majorité radicale, qui luttaient pour un

*Le PDC (Parti démocrate-chrétien) ne veut plus être le « Parti Des Catholiques » de Suisse. A la bonne heure... Mais que serait-il sinon ? Abandonner l'identité traditionnelle est une chose, en développer une nouvelle en est une autre.*

Etat moderne et supra-cantonal, et, de l'autre, sept cantons conservateurs (les cinq cantons de la Suisse centrale, plus Fribourg et Valais) qui voulaient garder la vieille alliance fédérale où les cantons étaient souverains. Face à la montée du radicalisme, ces cantons ruraux et alpins avaient scellé auparavant une alliance séparée (d'où le terme de *Sonderbund*). La guerre du Sonderbund, qui opposa les deux camps et qui fit une cinquantaine de morts, fut gagnée haut la main par les forces libérales-radicales, aboutissant à la création de l'Etat fédéral.

Dans les premières années, les vaincus restèrent au ban du nouvel Etat fédéral, dirigé par un Conseil fédéral à 100 % radical. En revanche, les conservateurs catholiques retournèrent graduellement au pouvoir dans les cantons du Sonderbund. Ils finirent par constituer une minorité importante sur le plan fédéral, notamment grâce à leur forte représentation au Conseil des Etats (Chambre des cantons). A la longue, les radicaux devaient se réconcilier avec leurs adversaires.

Le Kulturkampf dans les années 1870 raviva cependant pour quelques années encore le clivage traditionnel entre radicaux et conservateurs-catholiques. Mais vers la fin du siècle, face à la montée du socialisme, un rapprochement s'opéra entre les deux grandes forces bourgeoises. En 1891, les radicaux concédèrent aux conservateurs-catholiques un siège au Conseil fédéral, qui fut occupé par le Lucernois Joseph Zemp. La réconciliation des vaincus du Sonderbund avec l'Etat fédéral était en cours. En 1912, un Parti conservateur vit le jour sur le plan national, composé de milieux hétérogènes : l'élite politique des anciens cantons du Sonderbund, ainsi que les représentants des milieux catholiques-romains provenant des cantons à majorité radicale (Genève, Zu-

rich, etc.) ; au tournant du siècle, un courant chrétien-social, relais du syndicalisme catholique, se forma, s'intégrant peu ou prou au Parti conservateur.

Celui-ci présenta donc, dès le départ, un éventail idéologique large, allant de la droite la plus conservatrice à la gauche syndicale catholique. Toutefois, ces milieux dissemblables étaient tenus ensemble par un puissant dénominateur commun : l'appartenance au « ghetto » catholique-romain qui constituait, dans la Suisse majoritairement protestante et radicale, une sorte de sous-culture confessionnelle, avec une forte identité de minoritaire.

## Le pivot

Le Parti conservateur fut dès lors obligé de suivre une ligne intermédiaire entre la droite et la gauche s'il ne voulait pas perdre l'une ou l'autre de ses composantes. Cette position médiane, pour inconfortable qu'elle puisse être parfois, a aussi des avantages. En 1959, le Parti conservateur chrétien-social, comme il s'appelait alors, devint l'artisan principal du grand compromis historique de l'histoire suisse, appelé « formule magique ». Selon cette recette gouvernementale, qui tiendra pendant 44 ans (!), le Conseil fédéral se composait de deux radicaux, deux conservateurs chrétiens-sociaux, deux socialistes et un agrarien (UDC). Pouvant s'allier à la droite ou au contraire à la gauche, les conservateurs chrétiens-sociaux devenaient ainsi le pivot de la politique fédérale.

Leur position au centre ne réussit donc pas trop mal aux anciens exclus de l'Etat fédéral. Avec le Parti radical et les socialistes, l'ancien Parti conservateur domina la politique fédérale. De plus, ce parti du « centre extrême » - si l'on ose ce pa-

radoxe - était en phase avec son temps, époque de concordance et de haute conjoncture.

## L'érosion

Toutefois, dès les années 1960, la déconcessionnalisation - mais aussi le bouleversement du monde catholique symbolisé par le concile Vatican II - commença à affecter le parti. Les catholiques ne s'engageant plus automatiquement dans un parti marqué par les luttes confessionnelles du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci essaya de s'ouvrir aux non-catholiques. Il changea de nom en 1970 pour s'appeler désormais Parti démocrate-chrétien. Il espérait ainsi devenir, comme la CDU en République fédérale d'Allemagne, un grand parti de centre-droit, largement ouvert aux non-catholiques. Le succès de cette tentative fut limité.

S'ajouta une autre difficulté. Le PDC se retrouva confronté à des problèmes de recrutement car une partie de la jeunesse catholique était alors séduite par la gauche. Ainsi le jeune Peter Bodenmann, fils d'un éminent politicien conservateur du Haut-Valais, fonda à Brigue un mouvement politique de gauche, qui se fonda par la suite dans le Parti socialiste. Ailleurs, comme à Fribourg ou dans le Jura, on assista à la naissance de partis chrétiens-sociaux indépendants.

Dans les années '80 et '90, la polarisation croissante de la politique fédérale et la question européenne commencèrent à peser sur ce parti du centre qu'est le PDC. Pris dans la tempête, ne sachant plus à quel saint se vouer, les capitaines du navire donnèrent parfois un coup de barre à droite, parfois à gauche. Ainsi, après avoir été opposé à toute ouverture envers l'Union européenne (UE), ce qui fâchait l'aile urbaine du parti, le PDC effectua un virage à 180° pour prôner

l'ouverture rapide de négociations en vue d'une adhésion de la Suisse à l'UE... avant de se raviser une nouvelle fois. Ces dernières années, l'UDC de Christoph Blocher a fait irruption dans les anciens cantons catholiques conservateurs. Du coup, le PDC a glissé vers la droite, notamment pour les questions économiques et en matière d'asile. Mais cela n'a pas évité au parti la perte historique en 2003 de l'un de ses deux sièges au Conseil fédéral, au profit du tribun UDC Blocher.

Depuis, le PDC s'est redressé. Sous la présidence de Doris Leuthard, il s'est doté d'un nouveau programme. Il veut désormais être un parti non pas du « ni ni », mais du « et et » : libéral ET social. Malgré quelques succès locaux et un indéniable gain d'image sur le plan médiatique, l'érosion du parti n'est pas dé-

politique

*Un parti en équilibre*



finitivement stoppée. Le risque est grand que les électeurs continuent de lui préférer des partis plus typés, comme l'UDC, le Parti socialiste ou encore les Verts. Les temps sont rudes pour les partis du centre. Certes, le PDC peut se dire que les radicaux connaissent également des difficultés, mais c'est une maigre consolation...

### Quatre scénarios pour l'avenir

Face à la transformation du paysage politique, que peut faire le PDC pour assurer son avenir ? Plusieurs options s'offrent à lui.

La première : le PDC retourne à son origine et redevient un parti proche de l'Eglise catholique. Le grand problème est qu'en se rapprochant de la hiérarchie de l'Eglise - donc en adoptant des positions conservatrices sur les questions de société et de mœurs, et plutôt progressistes dans le domaine social, par exemple l'asile -, le PDC se couperait à la fois des milieux anti-Eglises et de la droite catholique séduite par l'UDC. Le PDC deviendrait un parti à identité forte, mais à implantation faible.

Une autre option - souvent discutée dans les sections cantonales - serait d'abandonner l'identité chrétienne, peu à la mode par les temps qui courent, pour devenir encore davantage un parti « at-trape-tout » de centre-droit. Ce faisant, le parti renoncerait à une bonne part de ce qui le différencie d'autres formations bourgeoises, comme le Parti radical ou les libéraux. Il risquerait de perdre son identité, sans renforcer son implantation.

Troisième possibilité : la fusion avec le Parti radical dans le but de former un grand parti de centre-droit. On aurait alors quatre forces politiques majeures : les

partis de gauche, les Verts au centre-gauche, le PDC/radicaux au centre-droit et l'UDC à droite. Cette option - prônée entre autres par notre confrère Pascal Décaillet sous le sigle « le ralliement » (qui rappelle la réconciliation de l'Eglise avec la France républicaine sous le pape Léon XIII) - correspond, certes, à la logique et à l'esprit de géométrie, mais susciterait probablement beaucoup de résistance. Car le PDC n'a jamais été véritablement libéral. De plus, une grande fusion comporte toujours des risques, en l'occurrence celui de voir une partie des électeurs PDC rejoindre la gauche ou les Verts, voire le Parti évangélique, et une partie des radicaux, l'UDC.

Reste une quatrième alternative, celle d'être un parti chrétien, sans attache confessionnelle, cultivant son engagement humaniste et ouvert à toutes les personnes à la recherche d'un supplément d'âme en politique. En d'autres termes, le PDC pourrait, encore davantage que par le passé, essayer de réunir les citoyens qui ne votent pas à gauche parce qu'ils croient à la vertu de la responsabilité individuelle, et qui ne sont pas radicaux ou UDC parce qu'ils croient à la nécessité d'un correctif social pour équilibrer les effets du marché et de la globalisation triomphante.

C'est cette option qui me semble la plus prometteuse car elle engagerait le PDC à se profiler résolument dans la défense des valeurs de solidarité et de respect de l'être humain.

**Chr. B.**

# Eros dans l'art

## Entretien avec Ulf Küster

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne d'art et d'archéologie

Après avoir tenté de définir les liens de Rodin et Picasso avec la figure d'Eros, la Fondation Beyeler se propose d'élargir la problématique à l'art moderne et même à la modernité puisque Gustave Courbet, Gustav Klimt et Egon Schiele inaugurent un parcours qui se clôt avec Louise Bourgeois. Loin de s'en tenir à l'amour auquel renvoie le dieu de l'union et des affinités universelles, *Eros dans l'art moderne* englobe le principe même de la création artistique.

Confrontés aux œuvres de Degas et Toulouse-Lautrec, Max Ernst, André Masson, mais aussi Warhol, Francis Bacon ou Yves Klein confirment l'ampleur du thème comme source inépuisable d'inspiration et à l'évidence de toute éternité. Ulf Küster, commissaire de l'exposition, la présente.

### **G. Nevejan : Pourriez-vous retracer votre parcours ?**

Ulf Küster : « Je suis né à Stuttgart et j'ai poursuivi mes études à Fribourg-en-Brigau, Berlin et Londres. Ma thèse était consacrée à Adolf von Menzel, peintre allemand qui avait eu des contacts avec des artistes français comme Ernest Meissonier. J'ai ensuite travaillé pendant deux ans au Musée des beaux-arts de Leipzig avant de me consacrer à plusieurs projets d'expositions, notamment à Mumbai, en Inde, où j'ai organisé une exposition consacrée à des artistes allemands contemporains comme

Gerhard Richter et Baselitz. C'était une véritable fête culturelle initiée par l'Institut Goethe.

» Je travaille depuis quatre ans à la Fondation Beyeler qui est en lien constant avec les plus importants musées et collections privées, ceci grâce au réseau de relations d'Ernst Beyeler. En outre, Bâle, c'est aussi la Foire qui nous place au cœur du marché de l'art contemporain. Hormis mes fonctions de conservateur de la collection de la Fondation Beyeler, j'ai collaboré aux expositions dédiées à Magritte, Matisse et à Eros. Organiser une exposition Matisse est devenu aujourd'hui un projet impossible, une bataille qui relève quasiment de l'épopée, même si ces grandes expositions demeurent possibles à la Fondation grâce à Ernst Beyeler, à son charisme et à ses relations exceptionnelles avec les collectionneurs ! Je n'oublie pas non plus le bâtiment proprement conçu pour les œuvres et leur sécurité. »

### **Comment est né le projet d'Eros ?**

« L'idée est d'Ernst Beyeler. Choisir l'amour eût été réducteur. Eros est plus vaste et fédérateur ; il englobe tout, la sexualité, l'amour, la vie, la mort et la création. C'est un thème qui passionne tous les artistes et suscite des visions multiples. Il y a mille façons de l'évoquer. Cela pourra surprendre, mais je peux dire qu'Ernst Beyeler entretient un rapport quasi érotique avec l'art, ceci pour

*Eros dans l'art moderne*, du 8 octobre au 18 février 2007, à la Fondation Beyeler (Bâle). L'exposition sera présentée au Kunstforum de Vienne, du 1<sup>er</sup> mars au 22 juillet 2007.

signifier cette relation émotionnelle et très directe avec les œuvres. Je songe par exemple à *Improvisation 10* de Kandinsky, peinture chèrement acquise en raison des héritiers et du collectionneur qui la possédait. Ernst Beyeler a consenti à la payer deux fois tant son attachement à cette œuvre était inconditionnel. »

#### Que représente ce thème dans le cadre de l'exposition ?

« Eros est à l'origine de l'art et à l'origine du monde, thèmes qui se confondent car les artistes ont toujours été à la recherche de l'origine de l'art et du monde, surtout les artistes modernes. Ils essaient de la trouver dans une relation avec la femme. Courbet, présent dans l'exposition, a répondu à cette question de manière très ouverte, très explicite et scandaleuse à la fois par son style et par ses thèmes de prédilection, ceux de la femme et du nu impudique, comme l'est *L'Origine du monde*. »

#### Certains artistes, comme les expressionnistes allemands, n'ont-ils pas choisi ce thème par goût de la provocation et en réaction aux interdits de l'époque ?

« La liberté et la modernité sont très liées, voire indissociables. Il est mani-

este que l'art moderne a été l'expression d'une libération par rapport à la morale bourgeoise. L'idée d'une vie sans restriction domine ces artistes. Heckel en témoigne très clairement. Plus proche de nous, Louise Bourgeois, dont les thèmes sont souvent très érotiques, interroge également la morale bourgeoise. »

#### Comment avez-vous ponctué le parcours de l'exposition ?

« L'exposition *Eros* se compose de différents chapitres. *L'après-midi d'un faune* est consacré à Eros et la nature dans la modernité. Le titre renvoie au thème du nu dans la nature traité par Renoir. *Les muses s'amusent* aborde le surréalisme. *Eros et le symbolisme* est illustré par Gustav Klimt. Enfin *Eros et le corps* englobe Egon Schiele mais aussi les *Grands nus américains* de Tom Wesselmann, métaphores de la femme objet. »

#### Comment s'établit la distinction entre l'amour et l'érotisme ?

« Cette exposition n'est pas pornographique. L'accrochage repose sur un équilibre entre l'amour et la sexualité. Un nu est beau avant d'être pornographique. L'exposition veut avant tout dépendre l'amour, l'art, Eros comme figure de la

Fernand Khnopff,  
« Des Caresses » (1896)



vie et de l'art. Les *Grands nus américains* assez provocateurs de Tom Wesselmann représentent aussi la vie, mais à travers le corps féminin. »

### **Dans quelle mesure peut-on assimiler Eros à l'énergie créatrice et à l'impulsion artistique ?**

« La création demeure le thème majeur d'*Eros dans l'art moderne*, que l'on retrouve dans tous les chapitres de l'exposition, qu'il s'agisse de Louise Bourgeois, des photographies de Hans Bellmer ou de Pierre Bonnard. »

### **Qu'en est-il du lien avec la mort ?**

« La mort est très présente, particulièrement dans le genre du nu ou dans les peintures de Kubin. Elle est allégoriquement figurée par une femme. Picasso était fasciné par l'anecdote qui laissait entendre que Raphaël aurait été tué par l'amour de la Fornarina, anecdote à laquelle il consacra du reste une série. Très courue au XIX<sup>e</sup> siècle, cette rumeur, répandue trois siècles plus tôt par Vasari, troublait Picasso tout à fait paradoxalement puisque lui-même n'aurait jamais pu être tué par l'Amour... »

### **Peut-on mieux définir un artiste à travers les œuvres érotiques qu'il a produites, comme c'est un peu le cas pour Rodin ou Picasso ?**

« J'ai redécouvert Hans Bellmer à travers ses œuvres érotiques. Celles-ci rassemblent d'ailleurs beaucoup d'aspects d'Eros, notamment son caractère tragique. Au-delà de Bellmer, l'exposition n'a rien de tragique, il s'en dégage à l'inverse une fantaisie et une très grande légèreté. »

### **Sans établir de classifications, les femmes artistes expriment-elles Eros de manière différente ?**

« Il conviendrait de débattre de ce thème dans l'exposition. La sensibilité au corps est selon moi une préoccupation très féminine et s'exprime différemment chez une femme et chez un homme artiste. Les vidéos de Pipilotti Rist qui ouvrent l'exposition traitent de ce thème avec beaucoup de subtilité et de sous-entendus. La différence de perception est sensible en regard du *Baiser* de Picasso. Les objets de Meret Oppenheim n'ont malheureusement pu être empruntés compte tenu de leur fragilité. Mais cette femme artiste sera toutefois présente à travers les photographies de Man Ray qui illustrent le regard masculin porté sur la femme. »

### **La photographie est rarement exposée à la Fondation. Est-ce vous qui avez tenu à ce qu'elle le soit ?**

« Ernst Beyeler vendait peu de photographies. Mais dans l'exposition, ce moyen technique d'expression est essentiel. »

### **Quelle est l'originalité de cette exposition ?**

« La manière de présenter ce thème est unique. Le petit dessin de Louise Bourgeois, découvert par hasard, y apparaît comme une découverte aussi importante que les peintures de Bonnard ou *Le grand Masturbateur* de Dalí du Musée Reina Sofía. »

### **Quelles sont les œuvres dont vous êtes fier d'avoir obtenu le prêt ?**

« Nous avons découvert à Zurich une collection de photographies de Bill Brandt idéales pour cette exposition, particulièrement pour le thème d'Eros et la nature. Au-delà, *Eros* dans son ensemble nous comble de fierté. »

G. N.

# Féroce, forcément...

●●● **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

## **Zouc par Zouc, de Hervé Guibert**

mise en scène  
Gilles Cohen,  
du 10 octobre  
au 30 décembre,  
Théâtre du Rond  
Point, à Paris

De *Zouc* à *Festen*, dont voici la pièce, après le film, en passant par Matthias Langhoff, destructeur dans *Quartett* : trois visions du théâtre, féroces, qui laissent le spectateur saisi, parfois agacé, et la critique divisée.

Zouc, la géniale comédienne, seule sur scène avec les personnages surgis de son *Album*, a fait salle comble à Paris dans les années '80, encensée par des critiques médusés. Ceux qui l'ont vue en spectacle en Suisse ou à la télévision ne l'oublieront jamais. Accent jurassien, et surtout pas alémanique - comme l'a écrit le *Nouvel Observateur* récemment (!) -, crime infâme pour un francophone, elle tirait les ficelles de son théâtre intérieur, marqué par l'asile psychiatrique, par une enfance dont elle faisait sauter le cadre, par les personnages côtoyés dans son Saint-Imier natal, par les lieux communs à la dimension absurde et universelle, parfaitement croqués. Grand-mère avec une bosse dans le dos, par le simple jeu du corps, ou bébé grimaçant, infirmière culpabilisante, petite fille écrasant du pied une « jolie petite fourmi », galerie de fous qui soudain ne font plus rire, Zouc était sidérante.

Voilà qu'un projet parisien exhume un texte écrit par Hervé Guibert dans les années '70, tiré de longues conversations de Zouc avec l'écrivain, mort depuis. On

choisit l'actrice Nathalie Baye pour dire *Je* à la place de Zouc : gageure impossible et qui a dû faire hésiter l'actrice française.

Quelle que soit la finesse de jeu de Nathalie Baye, cette transposition ne convainc pas. L'actrice est aux antipodes de Zouc. Là où l'une demeurerait matière brute, cachée dans une robe noire sans formes, l'autre est raffinée malgré elle. Là où la rudesse de l'accent jurassien ne faisait pas de concession, le parler parisien de l'actrice ne peut que paraître décalé, artificiel. La langue du dominé ou du révolté, et même celle d'une région francophone, mais périphérique, n'est pas celle de l'Hexagone.

Reste le texte, éclairant le parcours de Zouc, sa rencontre avec le peintre Roger Montandon, artisan d'une métamorphose. Celle de l'adolescente qui faisait se marrer les copains, allergique à l'école (« j'étais la tare de la famille »), qui transcendera ses « tares » dans l'art de la scène.

Contrairement à celui de Dorian Gray, le portrait de Zouc sous le pinceau de Montandon devient beau. A la même époque à Paris, dans les années '70, Zouc raconte à Guibert comment naissent les personnages, y compris sa mère, pianiste et catholique (« dans toute famille bien-pensante du Jura, il y a forcément un piano dans le mobilier »).

Reste donc ces mots qui portent sa marque : « Je vivais la vie d'un sucre sur lequel on verse du vinaigre. Je me suis dissoute. » On lui annonce alors qu'elle va être internée en « maison de repos », un « asile » psychiatrique où elle instaurera un mutisme pendant des mois. Zouc est aujourd'hui très malade et vit entre Paris et Neuchâtel, après plus de vingt années de silence depuis son retrait de la scène. Comme on aimerait revoir les enregistrements télévisés de ses spectacles !

Un jeune metteur en scène romand, Christian Denisart, monte une pièce tirée du scénario du film novateur *Festen*. Pour les 60 ans de Helge, industriel scandinave qui a réussi, la famille se retrouve dans la grande maison familiale. Quatorze chaises autour d'une nappe damassée ; deux soubrettes et un maître d'hôtel s'activent. Derrière la réussite sociale des trois enfants adultes et le rituel du souper d'anniversaire, un secret éclate à la face de tous. La révélation scandaleuse a fait irruption parmi les discours de satisfaction mutuelle, les toasts portés, les rires, les farandoles et les inévitables plaisanteries grivoises propres aux réunions de ce genre. Avec les verres qui se vident, surgit sous le vernis la violence des gestes et des propos. L'aveu survient d'abord dans l'incrédulité, puis, devant d'autres évidences, sera étalé sur la nappe de fête et dans les consciences : le père a violé ses enfants. Incestes, suicide d'une sœur abusée, huis-clos dans une famille nordique : on pense au climat de *Sarabande*, le film de Bergmann.

Le lendemain, le jeu de massacre est accompli, la famille défaite et le père coupable de la plus odieuse transgression, rejeté. Les domestiques rangent, la petite fille finit un fond de verre de vin et chante une comptine.

Dans ce repas de famille, explosif, comme cela arrive parfois dans la vie, les comédiens osent un jeu très physique et extériorisé. On se bagarre, on se jette dehors, on hurle, on jure, le tout très bien maîtrisé par des jeunes comédiens pleins de nerf, entourés de trois acteurs d'expérience. Le père, retenu jusqu'à l'aveu final, a la voix rauque de Michel Cassagne, sa femme, en retrait, est Hélène Firla, et Michel Moulin joue l'oncle. Les spectateurs sont disposés des trois côtés de la scène, leurs visages en toile de fond à ceux des acteurs.

Après le séisme de l'inceste toutefois, l'action traîne en longueur. Le huis-clos refermé sur l'aveu, le rideau pourrait simplement tomber.

Sur scène, une vieille 2 CV, un plancher très incliné, comme les aime Matthias Langhoff, metteur en scène de *Quartett*. On se rappelle de lui les mises en scène remarquables à Vidy-Lausanne, comme *La duchesse de Malfi*, *Au perroquet vert*, *Mademoiselle Julie*... Une vieille 2 CV donc, quelques outils de garagiste, deux protagonistes rescapés d'une hypothétique Troisième Guerre mondiale.

Heiner Müller, l'auteur, prolonge dans le temps et dans le chaos le sulfureux couple des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, M<sup>me</sup> de Merteuil et Valmont. Ils se remémorent ici leur histoire dans un règlement de comptes verbal et font tressauter la 2 CV du rythme effréné de leurs ébats.

Dans cette pièce radicale de l'Allemand de l'Est mort en 1995, on assiste à une destruction de l'œuvre de Laclos et au constat de néant du théâtre, devenu comme un champ de mines après une guerre. Matthias Langhoff et Heiner Müller, deux amis et hommes de théâtre de la sinistre Allemagne communiste qui ont codirigé le Berliner Ensemble, bien après la lumineuse période de Brecht,

### **Festen, de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov**

Théâtre 2.21, à Lausanne, du 24 octobre au 12 novembre, Théâtre du Pommier, à Neuchâtel, les 16 et 17 novembre

### **Quartett, de Heiner Müller**

Maison des Arts, à Thonon-les-Bains, les 21 et 22 novembre, à Chambéry, le 24, et à Besançon, du 28 novembre au 2 décembre

## théâtre

cela fait beaucoup de désenchantements. Et, sur scène, de cynisme. Mais plaquer sur le cynisme et même sur la décadence (par rapport au monde fini des personnages de Laclos de l'aristocratie du XVIII<sup>e</sup>), une autre décadence, brute, dépouillée de tout esthétisme, ressemble finalement à faire œuvre de salut public ! Faire *tabula rasa* équivaut à censurer Laclos.

Merteuil, remarquablement endossée par Muriel Mayette en culotte et chemisette, enfile et enlève successivement une même robe à corsage de récupération. Un écran dans le terrain vague : défilent Popeye, puis un lion qui mange une gazelle vivante, quelques images du film

Matthias Langhoff



*Freaks*, avec ses créatures monstrueuses. Les conquêtes de Valmont dans le célèbre roman passent à la moulinette : « la » Tourvel, la pure, Valmont la joue, le temps d'une réplique ironique, avec une perruque et la robe de Merteuil. De ce carnaval de têtes hideuses, émergent encore des bribes de Mademoiselle de Volanges, réduite à un masque poilu.

« How to get rid of this most wicked body ! » (Comment se débarrasser de ce corps vicieux), lance Valmont en se flagellant avec un poireau (François Chattot, vieux compagnon de Langhoff à Vidy), autre scène de ce collage théâtral.

Auparavant, dans le dernier acte, sur des images d'un *finale* de Verdi, les comédiens auront encore mécaniquement mimé un paroxysme - on voit lequel. Avant quelques échanges de propos scatologiques, qui finissent par faire éclater de rire les plus patients.

Dans cette farce de la dérision, on rit, en effet, plutôt que de pleurer sur les cendres du théâtre. Et comme il y a beaucoup de burlesque dans cette dérision, ce rire est encore un dernier pied de nez de Langhoff.

V. B.

# En famille

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

Le cinéma québécois connaît une embellie. Ce regain d'originalité, que j'avais signalé ici même en parlant de *La Neuvaïne* de Bernard Emond, se poursuit. On annonce que ce cinéaste a lancé le tournage du deuxième volet de sa trilogie sur les vertus théologiques, qui s'appellera *Contre toute espérance*.

Entre-temps, quelques films québécois ont traversé l'Atlantique et obtenu un succès très estimable. *C.R.A.Z.Y.*, de Jean-Marc Vallée, a été vu par plus de 400 000 spectateurs français, à l'intention desquels, à certains moments, des sous-titres, peut-être pas inutiles pour qui ne parle pas le joul, ont été prévus. Au moment où la société occidentale s'interroge sur la famille, inépuisable source de joies et nœud inextricable de problèmes, les réalisateurs du Québec apportent leur contribution plutôt grinçante sur ce sujet.

## Révolution tranquille ?

Dans le titre de *C.R.A.Z.Y.*, les points qui séparent les lettres ne font qu'individualiser les prénoms des cinq frères d'une famille de Montréal, que le réalisateur accompagne des années '50 aux années '80. On sait que le Québec a profondément changé au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, passant d'une société conservatrice, ouvertement et même fièrement cléricale, à un monde qui s'est voulu et se veut toujours émancipé, libre de con-

traintes et d'entraves. Ce qu'on a appelé la « révolution tranquille », parce qu'elle s'est faite sans violence physique ou politique, n'en sembla pas moins, à la longue, gommer plus de trois siècles d'enracinement moral et religieux qui avait constitué et consolidé le Québec et faisait partie de son identité. Ce passé commence à être moins renié que relu. *C.R.A.Z.Y.* retrace ces changements à travers la description d'une famille, de façon très amusante mais aussi détachée. C'est cet alliage rare entre le comique et la liberté du regard qui fait la valeur du film.

Zachary, dit Zac (le Z de *C.R.A.Z.Y.*), est le quatrième des cinq fils. Sa mère surtout, mais aussi un peu les autres, le considèrent comme l'exception qui confirme la règle (le destin médiocre attendant les rejetons d'une famille modeste québécoise des années 1950-60). Ne s'est-il pas avisé de naître un 25 décembre, signe d'une bonne étoile ? Mais l'enfant ne le ressent pas comme tel car cela le prive d'un autre cadeau d'anniversaire...

Exceptionnel, il l'est aussi par le don de guérisseur que sa mère lui attribue et dont nous ne saurons pas s'il est le produit des attentes de son entourage ou une réalité. Disons que Zac s'en passerait volontiers, un peu comme le héros du film posthume de John Huston, *Mr North*, auquel son pouvoir thaumaturge rendait la vie impossible.

***C.R.A.Z.Y.*,  
de Jean-Marc  
Vallée**

Ni sportif comme son frère aîné, ni amoureux de la lecture comme le deuxième, ni « petit dernier » comme celui qui le suit, ni surtout méchant comme son « ennemi » qui le poursuit de ses sarcasmes et de ses coups, Zac doit trouver sa place, de même que la famille doit repenser la sienne dans la société en proie à la « révolution tranquille ».

Le film raconte cette recherche en des scènes tour à tour émouvantes, drôles, crues ou douloureuses. Comme tous les enfants, Zac vit dans un autre univers que le cinéaste met en images. Ainsi en va-t-il de la scène hilarante de la messe de minuit, belle et fervente peut-être, mais si longue... Zac imagine que le prêtre, ayant deviné ses sentiments, se lève et s'écrie : « Cela a assez duré, il est temps d'aller ouvrir nos cadeaux ! »

Zac doit en outre trouver son identité sexuelle dans un monde marqué par l'idéal populaire de la virilité et de la masculinité. Non seulement il développe des rapports difficiles et contradictoires avec le « frère ennemi », aliéné et détruit

par le sexe, la drogue et l'alcool, mais aussi une maladroite relation avec son père, brave homme, un peu ridicule lorsqu'il veut pousser la chansonnette, et surtout dépassé par les événements. Et il y a le beau personnage de la mère dont le rêve impossible serait d'aller à Jérusalem.

C'est précisément à Jérusalem et dans un improbable désert où il manque, allégoriquement sans doute, de mourir de soif, que s'accomplira une sorte de réconciliation de Zac avec lui-même et sa famille. On peut y voir aussi une manière pour le réalisateur d'intégrer la dimension religieuse qui pourrait venir à manquer dans les transformations d'une société dans laquelle, autrefois, le transcendant se vivait, modestement et même naïvement, au quotidien. Sans anticléricalisme facile, sans complicité non plus, le film pose, avec discrétion, la question du sens des mutations advenues. Le monde est-il devenu fou, *crazy* ? Peut-être, mais chacun peut encore, en étant lui-même, contribuer à composer ou à recomposer un

corps, famille, société, nation, qui aide à en traverser les contradictions.

## Une descente aux enfers

Le film de Louise Archambault s'appelle, lui, carrément, *Familia*, donnant un état actuel et ironique de la situation. Il met en scène des femmes de trois générations, des adolescentes aux grands-mères, même si sa cible est celle des épouses de la quarantaine. Les hommes sont singulièrement inexistantes, absents ou même lâches.

« C.R.A.Z.Y. »



Janine, dans l'aisance matérielle que lui donnent « sa job » dans la décoration et la belle situation de son mari, a choisi l'ordre dans sa maison et dans sa vie, et le pousse jusqu'à la maniaquerie. Pourtant, c'est avec une certaine sincérité, peut-être aussi pour correspondre à l'image altruiste qu'elle veut donner d'elle-même, qu'elle accueille Michèle, une amie d'autrefois.

C'est peu dire qu'elles ne se ressemblent pas. Michèle a quitté son mari violent et odieux, en emmenant sa fille avec elle. Expansive et sensuelle, elle est possédée par le démon du jeu. Dans les premiers jours, tout se passe assez bien, mais les choses se gâtent lorsque la fille, fort délurée, de Michèle entreprend d'émanciper celle de Janine, adolescente qui ne demande que cela.

Nous allons assister à la descente aux enfers de la pauvre Janine, découvrant que son mari adoré, que son travail absorbe tellement, est tout simplement bigame, et ne supportant plus le désordre apporté par Michèle ni surtout les emprunts répétés d'argent qu'elle n'ose refuser. Le monde actuel résiste à l'organisation matérielle et morale qu'elle voudrait lui donner, avec le goût exquis qu'elle met à choisir des rideaux ou harmoniser les couleurs. Il est rebelle et anarchique, mais il faut s'en accommoder, et le film semble préférer la solution que Michèle met en œuvre : toujours espérer que cela ira mieux et qu'on finira par gagner...

## Le cerf-volant

*La vie secrète des gens heureux*, premier long métrage de Stéphane Lapointe, est une réussite. Tout semble parfait dans la famille de Thomas. Un père dans l'industrie prospère de la conserverie ; une mère excellente maîtresse de maison,

mais surtout vedette de concours de télévision ; une fille qui va étudier aux Etats-Unis ; une maison magnifique, une piscine, un jardin soigné, etc. Au fond, il n'y a que Thomas lui-même qui ne va pas. Etudiant en architecture, assez peu motivé, timide à en être malade, maladroit comme on en fait peu, triste et renfermé, que faire d'un tel personnage qui détone tellement dans le bonheur citadin que donnent richesse et réussite ? Les parents vont s'en occuper et lui faire rencontrer une ravissante jeune femme, Anna, qui, moyennant finance pour arrondir son salaire de serveuse, va prendre Thomas en main, si l'on ose dire.

La chose réussit dans un premier temps et Thomas se transforme, toujours maladroit et inexpérimenté, mais découvrant l'amour avec un ravissant sourire. Anna, qui d'ailleurs a la charge d'une petite fille, trouve le rôle trop ingrat et la situation va se dégrader selon une progression dramatique, dévoilant les turpitudes de certains gens heureux.

Pourtant, nous allons comprendre que dans le désastre ambiant, Thomas va être sauvé par son esprit d'enfance. Naïf mais pas idiot, c'est avec la petite fille de son amie qu'il se sent à l'aise. Il la fait jouer, et c'est elle qui le conduit à la vérité. Il est désormais prêt à aimer. A cet égard, la scène où il manie le cerf-volant pour elle apporte la dimension d'innocence et de liberté sans laquelle il n'est pas de bonheur familial ni de bonheur tout court.

G.-Th. B.

cinéma

*Familia,*  
de Louise  
Archambault

*La vie secrète  
des gens  
heureux,*  
de Stéphane  
Lapointe

# La bataille spirituelle

## Maurras

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Pour bien juger Maurras, il faut d'abord le situer parmi ses pairs, les Claudel, Maritain, Gide, Péguy, Valéry, Bernanos, et puis leurs héritiers, Drieu, Malraux, Aragon, etc. Comment se situaient-ils par rapport au spirituel (Dieu et le christianisme) et par rapport au temporel (la politique, les choses de la cité). Le politique, en ce temps-là, relevait du spirituel et du littéraire et pas seulement de l'économique.

Quand Gide s'est entrouvert à la politique, il a toujours marqué la surprise et le trouble du bourgeois subissant soudain le contrecoup du destin collectif. Gide, né chrétien, a tenté toutes les incursions possibles dans les royaumes d'un paganisme très littéraire. Il n'a jamais été si fidèle à lui-même que quand il s'est tenu à la limite même des deux mondes, un pied dans l'un et un pied dans l'autre, ce qui horripilait tellement Claudel, le sanguin Claudel, l'homme du tout ou rien, l'homme du « ou bien... ou bien » et non du « et... et... ».

Valéry a ignoré le christianisme ou l'a approché avec le respect dédaigneux, la politique glaciale d'un « humaniste » qui a d'autres chiens à fouetter. Il a également ignoré la politique à peu près complètement.

Péguy et Bernanos, loin de ces chambres d'ivoire, ont vécu au plus épais de la bataille humaine, aux confins des deux mondes, le temporel et le spirituel. Ils eurent le sens du christianisme robuste que nous admirons et regrettons dans

le Moyen Age. Tous les éléments du mythe et du rite sont là : le péché et la grâce se livrent un combat où il y a une franche dépense de nerfs et de muscles ; la prière est un mouvement qui brasse et transcende le sang, mais qui y prend sa chaleur ; la charité est un labeur de légionnaire romain, l'espérance une petite fille née sur le sol de France que Péguy et Bernanos font danser sur leurs genoux ; la foi est cette vertu inscrite au tympan des cathédrales : la clé des mondes, le sang même de la vie.

Il y a une circulation incessante de la grâce entre le monde d'ici-bas et celui d'en haut. Monde où les morts remuent comme des corps gambadant, glorieux, monde où les humains sont sans cesse dans le vaste remuement du Péché, de l'Incarnation, de la Rédemption, du Jugement dernier, monde où tout est pour le moins romanesque et romantique et bien plus surréel, symbolique. Bloy et Claudel avaient ouvert la voie. Désormais le sang de la Grâce et de la Rédemption pouvait couler dans les veines françaises. Claudel qui disait qu'il fallait brûler Hugo avant de se rallier à la République, avant de déclarer comme Maritain une guerre piteuse à Maurras et aux siens.

## La bataille humaine

Au milieu d'un peuple abruti par deux siècles d'enseignement individualiste et rationaliste, Barrès, Péguy et Maurras

ont chanté la geste française du relèvement national, l'aventure spirituelle d'un peuple à travers le champ de bataille du monde entier.

Barrès, après avoir d'abord mis à nu la pierre de fondation de l'activité française - l'individu français dans son « culte du Moi », expression qui aujourd'hui prend un sens bien fâcheux -, exhuma les disciplines qui assurent à jamais la solidité de cet individu, disciplines qu'on a bêtement appelé le culte des morts et qui n'est que le bouillonnement dans notre sang de tous ces ancêtres qui nous précèdent et nous composent.

Péguy, comme Jeanne son héroïne, entendit plusieurs des voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante variété de la tradition française. Malraux entendit aussi ces voix, qui tenta de marier le soldat de l'An II au chrétien des cathédrales et des Croisades, sous l'habit d'arlequin d'un dandy farfelu qui allierait le culte romantico-fascisant du grand homme et l'anonyme abnégation du bolchevik.

Maurras, quoique enfermé dans sa surdité, n'a jamais vécu dans une tour d'ivoire comme Gide et Valéry mais au plus fort de la bataille humaine, spirituelle et politique. Car il existe un sens pa ien (*l'Antigone* de Sophocle) et chrétien, bien mis en évidence par Péguy, où le temporel est indissociable du spirituel.

## Temps héroïques

On n'a plus de notion de ces temps héroïques où les hommes se battaient pour des idées, des patries, des femmes et non simplement pour leur pouvoir d'achat, la semaine de 35 heures ou des parts de marché. La politique était alors un combat de géants qui s'appelaient Proudhon, Sorel, Marx, Péguy, Barrès ou Maurras. Cette nouvelle bio-

graphie du théoricien de la monarchie française des années 1900 et chef du mouvement d'Action française nous le rappelle opportunément.

Charles Maurras fut durant l'entre-deux-guerres ce que Sartre fut après la Libération : le guide de la jeunesse et le prince des esprits. Drieu La Rochelle, Aragon, Bernanos, Montherlant, Thierry Maulnier, ces jeunes hommes sortaient de la guerre qui avait fait d'eux des combattants. D'un seul coup, ils se trouvaient jetés dans la paix avec les hommes de l'arrière, les bourgeois, les planqu s. Il leur fallait un autre combat, faire la révolution ou renverser la République. Ils eurent un moment le choix entre Marx et Maurras.

Maurras eut l'audace de croire à une restauration de la monarchie ; il lutta de toutes ses forces pour cela, alors que la monarchie descend du ciel comme une colombe et s'impose miraculeusement aux esprits ; elle n'est pas le fruit des efforts des hommes, à peine celui de leurs prières.

De Maistre, après la mort de Louis XV, n'attendait plus que les grelots et les sabots des cavaliers de l'Apocalypse. Mais Maurras était un lutteur, plus nationaliste peut-être encore que monarchiste. Pour lui, le roi était plus au service de la nation que celle-ci au service du roi. Il voulait une France forte, grande, peuplée, civilisatrice, alors qu'elle ne pesait déjà pas plus dans le concert des nations qu'un petit pois sur le plateau d'une balance. C'était de ne pas voir cette évidence que Drieu lui reprochait. Maurras est à la fois un moderne et un ancien. Moderne, car il sort de Comte et de Taine et qu'il est le fils de la défaite. Ancien, car ses maîtres s'appellent Platon, Lucrèce et Dante. C'est un matérialiste au départ, conscient de la fragilité des sociétés et des civilisations.

**Stéphane Giocanti,**  
*Maurras, Le chaos et l'ordre,* Flammarion,  
Paris 2006, 575 p.

Maurras est venu à la politique par l'amour des lettres et de la philosophie. L'amour du beau l'a conduit à celui du bien. Ce sont les Muses qui lui ont appris les lois de la cité. En toutes choses, art, politique, poésie, religion, il a cherché le triomphe de l'ordre sur le chaos, du permanent sur l'éphémère, de la vie sur la mort. Pour lui, comme pour Simone Weil, la politique était un des beaux-arts. Ce qui ne signifie pas une conception esthétisante de la politique comme en ont connu certains fascismes. Mais il est venu aussi à la politique et à la monarchie à la suite de la défaite de 1870 par Taine, Renan, Fustel ; à la politique, comme science expérimentale, ce qu'il appelait l'empirisme organisateur.

Il y a donc à la fois de l'homme de science et du dévot en lui. Après Sedan, Maurras trouva la France dans le fossé et la releva comme un chevalier une femme déçue, et de cette femme il fit la dame de ses pensées. Il se croisa pour elle et l'épousa comme saint François la pauvreté.

## Ordre, beauté et vie

Pour Maurras, c'est Antigone la gardienne de l'ordre et de la vie de la cité, et Créon qui en est le trublion. Il y a au-dessus de l'individu éphémère les lois éternelles de la Cité, le passé, les dieux, les morts, la vie des nations, concept qui choque et humilie notre narcissisme subjectiviste de moderne jouisseur. La petite, la médiocre raison d'Etat, c'est Créon qui l'incarne, mais la grande raison d'Etat, c'est Antigone. Faire de la fille d'Œdipe une moderne, une révoltée, une anarchiste, une gauchiste, c'est commettre un contre-sens absolu.

C'est ainsi qu'on vit disparaître du vocabulaire des hommes les notions d'autorité, de discipline ou d'ordre, qui étaient

belles, claires, remplies de sève et bien définies, auxquelles un Maurras, en réaction contre l'inflation romantique du moi, de la sensibilité et du sentiment, avait su rendre vie.

Ordre : alliance de la beauté et de la force ; la Cité construite comme un poème régulier et sur les mêmes bases que lui ; le concept d'autorité dans lequel entrent les notions de père, de chef, de juge et de maître, telles qu'on les trouve chez Platon, Aristote, Thomas d'Aquin et Hegel. Une interprétation pervertie de la notion de démocratie et l'usage abusif qu'en fit le fascisme ont balayé tout cela. Et maintenant, c'est au tour du concept même de politique de passer à la trappe. Le choix n'est plus entre l'ordre et le chaos comme au temps de Maurras, ni entre la paix et la guerre comme du temps des Romains. L'ordre s'est effondré. Il n'a pas engendré le chaos mais une bouillie conceptuelle ! La technique a pris les destinées du monde en mains et sur les ruines du politique s'élève la toute-puissance de l'économie. Autant dire que les notions de spirituel et de temporel, qui avaient encore un si grand sens pour Maurras et ses contemporains, amis ou adversaires, ont perdu aux yeux des nôtres toute espèce de signification. La France royale et la France républicaine n'ont plus à se combattre ; elles ont disparu toutes les deux. La France chrétienne également.

G. J.

# Rencontre entre l'Orient et l'Occident

A ces *Echos infinis du silence*, répondent, dans l'âme du lecteur attentif aux impulsions de l'Esprit, d'autres échos qu'il saura gré à l'auteur d'avoir réveillé en lui. Il aura reconnu en cette présentation classique et synthétique de l'itinéraire mystique, les différents niveaux qui forment l'anthropologie tripartite chrétienne : « Que le Dieu de la paix vous sanctifie tout entiers, qu'il garde parfaits et sans reproche votre esprit, votre âme et votre corps, pour la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Th 5,23). C'est aux effets de cette montée de l'âme vers Dieu sur les trois composantes de l'humain que sont le corps, l'âme et l'esprit, qu'est principalement consacré cet ouvrage. Au fil des pages, le lecteur découvre l'infinie richesse de la vie intérieure et spirituelle. Il comprend alors que les échos du silence viennent résonner différemment en lui selon son degré d'union à Dieu.

Avec beaucoup de finesse et d'attention vive à la pratique de la vie spirituelle, Simon-Vermot décrit ce qu'il advient sur ce chemin au corps, à l'âme et à l'esprit, en pointant justement les seuils critiques où l'action de Dieu vient transformer leur fonctionnement et où s'éveille une perception spirituelle jusqu'alors inaperçue. A la fin du livre, le retour à la vie commune ou sur la place publique, comme le disent les bouddhistes, est décrit à partir de l'expérience de Dieu et donne de le trouver en toute chose.

Ayant lui-même vécu 15 ans en Inde, l'auteur montre comment des parallèles

peuvent être tirés entre les traditions religieuses orientales et le christianisme. Il ne cache pas la différence entre la mystique d'immanence propre aux premières et la mystique chrétienne d'union. Il montre avec beaucoup de sens critique l'enrichissement qu'apporte l'Orient à l'Occidental en recherche de Dieu.

Se situant en spirituel doté d'une solide connaissance de la grande tradition spirituelle chrétienne et hindoue, bénéficiant d'une sensibilité affinée, alliée à une expression précise et délicate, l'auteur trace, avec l'aide notamment de Ruysbroeck et de Thérèse d'Avila, le chemin de l'ascension mystique.

A l'heure où nombre d'ouvrages consacrés au rapport Orient-Occident tombent dans le syncrétisme faute d'une saine anthropologie, ce livre aidera celui qui, se sachant irrémédiablement d'Occident, ne veut toutefois pas ignorer ce que l'Orient peut lui apporter dans sa recherche spirituelle. Il comblera tous ceux qui pensent que le dialogue avec d'autres religions permet de découvrir la richesse de sa propre tradition spirituelle. La rencontre à la croisée de ces deux traditions que nous propose l'auteur s'effectue sans confusion. Elle se situe à la fine pointe de l'âme et permet de découvrir la fécondité du dialogue interreligieux lorsqu'il est mené, comme c'est le cas au sein du DIM (Dialogue interreligieux monastique), par ceux qui ont voué leur vie à la recherche et à la louange de Dieu.

**Luc Ruedin s.j.**

**Jean-Bernard Simon-Vermot**  
*Echos infinis du silence. Vers une spiritualité chrétienne ouverte à l'Orient*  
Mediaspaul, Montréal  
2006, 192 p.

---

 ■ Philosophie
 

---

**Jean-Baptiste Porion, Nathalie Nabert**  
**Heidegger et les mystiques**

*Entretien avec Stanislas Fumet*  
 Ad Solem, Genève 2006, 64 p.

Ce petit livre a le mérite de montrer comment un chartreux reconnaît en Heidegger un penseur original de l'Être. Il laisse apparaître combien la pensée de Heidegger a inspiré le regard contemplatif de S. Fumet, habité par le mystère de l'Être. Cet ouvrage met aussi en évidence l'originalité linguistique du penseur de la Forêt-Noire et montre bien l'incompréhension par Sartre de cette pensée. Le lecteur averti restera cependant sur sa faim au sujet des rapports entretenus par Heidegger avec la mystique orientale.

Un livre stimulant, qui réjouira celui qui pense que l'amour de la Sagesse n'est pas étranger à la contemplation de l'Être.

Luc Ruedin

**Xavier Tilliette**  
**Philosophies eucharistiques**  
**de Descartes à Blondel**

Cerf, Paris 2006, 178 p.

Si l'eucharistie s'offre d'abord au croyant comme sa matière vivante, elle se propose au philosophe qu'il peut être comme l'une de ses matières privilégiées de réflexion. L'étonnement sans précédent suscité par ce phénomène pour le moins hors du commun n'y est à l'évidence pas étranger. L'eucharistie, qu'elle soit considérée dans sa possibilité ontologique ou dans sa signification existentielle, *interpelle* la philosophie, en tant qu'elle la convoque et l'inquiète tout à la fois.

Il semble que l'expression « philosophie eucharistique » (au pluriel dans le titre) qui en découle puisse alors s'entendre, au risque de simplifier, en deux sens majeurs : soit comme interrogation sur la condition de possibilité de l'eucharistie (philosophie transcendante de l'eucharistie), soit comme interrogation sur le sens philosophique et spirituel de l'eucharistie. Tandis que la physique eucharistique de Descartes, présentée par l'auteur au début du livre, relève du premier genre, c'est au second qu'appartiennent les pensées de Teilhard de Chardin et de Simone

Weil dont la seule opposition permet de rendre compte de la diversité des philosophies face à l'unité du mystère.

L'auteur de la *Messe sur le monde* étend l'eucharistie aux dimensions cosmiques, jusqu'à faire de tout fragment de matière une parcelle de la grande Hostie. Xavier Tilliette rapporte une prière du philosophe si intense et si profonde que nous en faisons mention à notre tour : « Ce n'est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à communier en mourant. »

Fondamentalement autre, mais non moins sublime, est la nature de la fascination eucharistique exercée sur l'auteur de *La pesanteur et la grâce* : à ses yeux, l'eucharistie est faim plus que nourriture ou, mieux encore, cette faim-là est déjà nourriture. Le Christ affamé est aussi eucharistie, et l'éternelle faim (dans la mentalité hétérodoxe de Simone Weil), plutôt que de désigner la condition infernale, indique au contraire la condition céleste.

Les pages sur Teilhard de Chardin et Simone Weil, particulièrement belles, constituent deux chapitres relativement brefs d'une histoire des philosophies eucharistiques allant de Descartes aux récentes recherches du siècle dernier. Qui s'interroge sur le sort des espèces et s'intéresse à la spiritualité chrétienne trouvera dans cette « œuvre de réflexion et de piété », selon les mots de l'auteur, de quoi nourrir son cœur et son intelligence.

Jean-Nicolas Revaz

---

 ■ Spiritualité
 

---

**Bernard Marliangeas**  
**L'expérience chrétienne**

Cerf, Paris 2005, 264 p.

A l'heure où le nombre des « recommandants » ne cesse de croître, où de plus en plus d'adultes se posent la question de la foi et cherchent un exposé synthétique de l'expérience chrétienne, ce genre de livre est particulièrement utile. Sans prétendre offrir un traité complet de la vie chrétienne, l'auteur invite ses lecteurs à relire avec lui les textes fondateurs du christianisme. Ceux qui trouvent que la seule lecture des Évangiles est trop sèche, ou qui peinent à faire le lien entre l'Écriture, l'histoire de l'Église et leur propre vie, trouveront dans ces pages des ouvertures d'orientation nettement bibliques sur le bonheur promis par les Béatitudes, la foi comme expérience, le Royaume

dont parle Jésus, le commandement de l'amour, la résurrection comme chemin de liberté, la prière, la culpabilité, le péché et le pardon, la conception chrétienne du temps. Je retiens en particulier un chapitre très actuel sur l'eucharistie comme célébration de la présence du Christ, qui ose aborder de façon nouvelle la notion souvent incompréhensible de sacrifice. Si l'auteur a évité tout jargon technique, son livre exige tout de même un effort de lecture et un peu de discipline pour garder sa Bible à portée de main et s'y référer régulièrement.

Pierre Emonet

## ■ Histoire

### **Marc-André Charguéraud** **Survivre. Vol. 3**

*Français, Belges, Hollandais et Danois face à la Shoah, 1939-1945*

Cerf/Labor et Fides, Paris/Genève 2006, 338 p.

Cette étude complète la trilogie commencée avec *Tous coupables ? Les démocraties occidentales et les communautés religieuses face à la détresse juive, 1933-1940* et poursuivie par *Silences meurtriers. Les Alliés, les Neutres et l'Holocauste, 1940-1945*.

Les investigations de l'historien portent sur les différences qui apparaissent au sein des démocraties occidentales dans l'efficacité de la collaboration imposée par l'occupant allemand en vue de la destruction des juifs d'Europe. Qui dit comparaison, dit chiffres et pourcentages. Pour pallier la sécheresse de ceux-ci, le livre s'ouvre sur un témoignage des conditions bouleversantes dans lesquelles ont transité au camp de Drancy, les 16 et 17 juillet 1942, des enfants juifs âgés de quinze mois à treize ans, séparés de leurs parents.

La persécution se déploie sur un fond d'antisémitisme latent. Il faudra, en France, attendre le choc des déportations massives de 1942 pour que l'indignation populaire et l'intervention des hiérarchies religieuses deviennent un facteur dont Vichy devra tenir compte. Tant qu'elle fut libre, la Zone Sud servit de refuge, si bien que 76 % des juifs se trouvant sur sol français ont survécu, tandis qu'aux Pays-Bas, près des trois quarts des juifs vivant dans le pays ont été exterminés, et 44 % en Belgique. Et c'est la situa-

tion particulière du Danemark, indispensable fournisseur du Reich en produits agro-alimentaires, qui lui a valu la connivence de l'occupant pour la mise en sûreté du faible nombre de juifs qui s'y trouvaient. Grâce aux risques pris par de nombreux particuliers et des institutions diverses, c'est en France encore que le plus grand pourcentage d'enfants juifs sauvés (86 %) a été atteint ; les chiffres ne sont que de 12,5 % pour les Pays-Bas et de 65 % pour la Belgique.

Dans une conclusion nuancée, l'auteur met en garde contre les jugements hâtifs et insiste sur les conditions de vie difficiles d'un temps où chacun, peu ou prou, était menacé, où l'information était lacunaire et où ce qui serait la Shoah n'avait pas encore la dimension que nous lui connaissons aujourd'hui.

Renée Thélin

### **Charles Journet, Jacques Maritain** **Correspondance, 1958-1964. Vol. V**

Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 790 p.

La période couverte par la correspondance des deux amis est riche en événements. Il y a d'abord la mort de Véra et de Raïssa et le retour de Maritain en France, sa solitude, ses misères physiques, la vieillesse. Il y a aussi la mort de Pie XII, auquel il est reproché d'avoir écarté Montini de Rome, la fin de la guerre en Algérie, l'élection de Jean XXIII, le début du concile, qui déconcerte Journet, et l'élection de Paul VI, l'ami de toujours. Les temps changent, les clivages se durcissent et les autorités romaines hésitent entre intransigeance et nouveauté.

Comme toujours, mais peut-être avec encore plus de sentiments et de sensibilité à cause des deuils et de la vieillesse, la correspondance des deux amis, très occupés par la publication de leurs ouvrages, témoigne d'une amitié faite de mutuelle admiration, de tendresse et d'une complicité sans faille. Ils s'intéressent surtout à ce qui se passe en France dans les milieux thomistes - presque pas d'allusions à la recherche théologique allemande - et leurs propos laissent parfois l'impression d'une intransigeance doctrinale, plus marquée chez le théologien que chez le philosophe. S'ils souhaitent « faire école au sens étroit du mot », ils opèrent facilement un tri entre ceux qui « reconnaissent nos positions » et les autres.

En politique, les deux amis font toujours preuve d'une belle indépendance et d'ouverture, même vis-à-vis de la hiérarchie catholique, comme, par exemple, dans les événements de Prato ou l'affaire des prêtres ouvriers.

Une fois encore, comme pour les autres volumes de la correspondance, il faut saluer la qualité et la précision du travail des éditeurs : présentation, notes et index permettent une consultation aisée et feront le bonheur des chercheurs.

Pierre Emonet

#### Collectif

#### ***Die Augustiner-Chorherren und die Chorfrauen-Gemeinschaften in der Schweiz***

et

#### ***Die Johanniter, die Templer, der Deutsche Orden, die Lazariter und Lazariterinnen, die Pauliner und die Serviten in der Schweiz***

Helvetia Sacra IV,2 + IV,7 (en 2 volumes), Schwabe & Co AG, Bâle 2004 et 2006, 574 p. et 1148 p.

Saviez-vous qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, les Templiers possédaient deux commanderies en Suisse romande, une à Genève et l'autre à La Chaux (Cossonay) ? Et qu'à la suite de la suppression de cet ordre militaire en 1312, les biens de ces maisons et de leurs dépendances ont été attribués à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, déjà présent en Valais, à Salquenen et au Simplon. Où donc trouver ces renseignements, si ce n'est dans la prestigieuse collection d'histoire religieuse Helvetia Sacra qui vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes consacrés aux ordres vivant sous la règle de saint Augustin.

En 1997 avait paru un volume consacré uniquement aux chanoines en Valais : ceux du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice. L'an dernier nous est arrivée l'étude sur les chanoines et chanoinesses du reste de la Suisse (les notices concernant la Suisse romande sont en français). Parmi les vingt-six institutions étudiées, sept se trouvent dans les cantons romands : Lancy Saint-Georges, Satigny, Nyon, Lausanne (Saint-Maire), Miserez (Charmoille, JU), Fiesch et Loèche dans le Haut-Valais.

Le dernier volume paru est consacré principalement aux ordres chevaliers : les Ordres de Saint-Jean de Jérusalem, du Temple, de Saint-Lazare, l'Ordre Teutonique, l'Ordre de Saint-Paul ermite, ainsi qu'aux frères Servites de Marie. Seuls les deux premiers ont existé en Suisse romande. Les Templiers n'ont eu en Suisse que les deux maisons de Genève et de La Chaux, qui ont rejoint en 1312 les dix-sept autres commanderies de l'Ordre johannique (parmi lesquelles Fribourg, Salquenen, Bienne et Compesières en Suisse romande).

Ces ouvrages très savants sont incontournables pour toute recherche sérieuse en histoire ecclésiastique. Et lorsque à la fin de cette année aura paru le 27<sup>e</sup> volume de la collection, consacré aux chartreux en Suisse, l'index général devrait répertorier quasiment toutes les communes de Suisse. Helvetia Sacra s'est en effet donné pour tâche de recenser systématiquement toutes les entités ecclésiastiques de Suisse - diocèses, chapitres, monastères - et surtout de décrire leurs caractéristiques institutionnelles d'un point de vue historique.

Olivier Roduit

#### ■ Témoignages

#### **Pierre Claverie**

#### ***Je ne savais pas mon nom...***

*Mémoires d'un religieux anonyme*  
Cerf, Paris 2006, 182 p.

Délicieux textes, directs et ouverts, qui mettent à fleur de peau la rencontre (et ses effets !) avec Jésus-Christ dans la vie d'un homme. Ce témoignage dans un pays du Maghreb comme l'Algérie invite à se plonger dans les déserts et les oasis présents dans l'existence de tout être humain. C'est en tous cas un parcours fascinant de vérité et de simplicité que Pierre Claverie, évêque assassiné en 1996, nous invite à faire à sa suite. Chaque page réserve une perle, et c'est le ton et le choix des mots qui aident à entrer en communication avec la simplicité du Christ.

À la base, ces onze chapitres racontent la vie d'un religieux fictif ; mais tout chrétien désireux de s'abreuver à la source claire d'un spirituel contemporain trouvera dans ce livre de quoi étancher sa soif. Et se lève de temps à autre la brise de l'ambiance musulmane, l'environnement où est plantée

cette vie du dominicain martyr. On peut lire tout d'une traite ou selon le sujet qui nous interpelle : la « photosynthèse » évangélique agira pareillement ! A mettre absolument entre toutes les mains !

Thierry Schelling

**Christine Cayol**

***Je suis catholique et j'ai mal***

Seuil, Paris 2006, 208 p.

Les dés sont jetés, une fois le titre énoncé. Ils vous introduisent directement dans le vif du problème... L'auteur revendique son appartenance à l'Eglise catholique mais ne peut cacher qu'elle en souffre parfois cruellement. Non pas que son amour et sa fidélité au Christ en pâtissent. Non, de ce côté-là, tout va pour le mieux. Elle aime et se sent aimée. C'est vis-à-vis de l'institution que le bât blesse...

Fine, intelligente, ardente, artiste sans doute, elle rêve d'une Eglise qui serait ceci, sans être cela... Elle croit en son mystère mais confesse qu'elle a une mauvaise image d'elle, comme si cette Eglise prenait Dieu en otage et exerçait toutes sortes de pressions en son nom. Partant de ce constat, elle va plus loin et nous donne toutes sortes d'exemples qu'on ne peut réfuter. Observatrice, elle voit tout : la sécheresse des célébrations, le flot ininterrompu de paroles, comme si on voulait cacher sous un plâtre les vibrations du silence. Elle dénonce ce qu'elle nomme « systèmes de culpabilités » si éloignés d'un Christ libre de toutes conventions. Elle accuse les prêtres de parler comme des chefs d'entreprise alors que les fidèles ont besoin de plus de prières, de plus de mystère, de plus d'espérance.

Elle a sans doute raison, mais elle oublie peut-être que cette Eglise est constituée d'êtres humains et que partout où il y a des hommes, il y a de « l'homme », comme disait une vieille dame de ma connaissance. Une fois ses récriminations exposées, l'auteur s'autorise des chapitres merveilleux où elle chante sa foi, son amour, sa compréhension de certains textes bibliques. Mais malgré tout, la peur refait surface, pour plonger quelques lignes plus loin dans les eaux claires de la reconnaissance. L'auteur est honnête ; nous ne pouvons qu'admirer sa franchise et l'art avec lequel elle l'expose. Deux souvenirs lumineux remontent

de son passé : celui d'une vieille religieuse qui lui a parlé de son amour pour le Christ et celui d'un prêtre théologien qui a partagé avec elle sa compréhension de l'histoire du centurion et de son serviteur malade.

Une seule lecture de ce livre ne suffit pas pour l'apprécier. J'en ai fait trois... et j'en suis bien aise.

Marie-Luce Dayer

**Pierre Tritz et Véronique Le Goaziou**  
***Prêtre en banlieue***

*Rencontre improbable entre un prêtre et une sociologue*

L'Atelier, Paris 2006, 176 p.

Suivre pas à pas un prêtre dans le concret de son ministère au quotidien, en particulier dans la banlieue de Bourges, éveille un sentiment très fort d'admiration. Vivre avec une telle intensité selon l'esprit de Jésus nous fait communier à l'essentiel. Grâce à une intervention extérieure, le Père Pierre Tritz nous dévoile la trame de sa vie.

Les Fils de la Charité, congrégation fondée en 1918 par le Père Emile Anizan, consacrent leur vie aux démunis, marginaux et pauvres. Leur présence permet à quantité de personnes de tenir debout. Le Père Joseph Bouchaud, qui inspira l'orientation du futur religieux, avait évoqué ce rôle particulier des Fils de la Charité à travers le monde dans *Où es-tu, Dieu de mon enfance ?*

Avec ses dons personnels, le Père Tritz a su traduire dans les faits ce dynamisme : banque alimentaire, célébrations festives, spectacles, processions, réseaux d'échanges réciproques de savoirs, « Hameau de la fraternité », accompagnements de gens désemparés... Le résultat est que tout un peuple se met en marche et se prend en main. Inouï ce parcours réalisé en 9 ans !

Véronique Le Goaziou, sociologue, a soutenu la réalisation de ce projet d'écriture. En conclusion, elle propose une analyse captivante du ministère accompli par ce prêtre et des retournements de situation sur le terrain. En retrait par rapport à la religion, elle découvre une façon d'être étonnante. Son regard contribue à donner un contour plus intériorisé au travail accompli par le Père Tritz. Un tel témoignage rejoint le rude combat mené dans l'ombre par les chrétiens, au sein de l'Eglise.

Willy Vogelsanger

# Des airs de « je t'aime, moi non plus »

22 septembre

« **Wir sprechen deutsch.** » **Mais lequel ?** Depuis la rentrée des classes, l'utilisation du hochdeutsch, du si mal nommé « bon allemand », est obligatoire à l'école enfantine de Schlieren, près de Zurich, et l'usage du dialecte proscrit. Des mesures similaires ont été prises dans d'autres communes alémaniques, par exemple à Littau dans le canton de Lucerne. Les Romands vont peut-être se réjouir. Car s'il y a un reproche qu'ils font souvent aux Alémaniques, c'est que ces derniers délaissent le hochdeutsch et érigent, en parlant systématiquement en schwyzerdütsch, des barrières de communication difficiles à surmonter pour les autres. La Dialektwelle en Suisse allemande ne serait rien d'autre que du « blochérisme » linguistique, entend-on parfois dire, de ce côté-ci de la Sarine.

Dans deux blocs-notes précédents, nous avons montré comment dans les années '60, sous l'influence des médias audio-visuels et du « pédagogisme » soixante-huitard, l'usage du schwyzerdütsch s'est généralisé en Suisse alémanique, jusqu'à envahir des domaines réservés jusqu'alors au hochdeutsch, comme l'école et la publicité. Au point que l'on pouvait se poser la question si la Suisse alémanique allait se « hollandiser », c'est-à-dire faire de son dialecte une langue à part entière, écrite et

standardisée. En réalité, comme le montrent les exemples de Schlieren et de Littau, on assiste aujourd'hui à un timide retour du balancier.

En rendant le hochdeutsch obligatoire, les autorités scolaires poursuivent deux objectifs : améliorer les compétences linguistiques des élèves et rendre l'intégration des enfants allophones plus facile. D'ailleurs, dans certaines écoles d'Allemagne, on vient d'imposer l'utilisation de l'allemand même dans les préaux pour contrecarrer les effets du communautarisme. Plus encore que les autres, les sociétés multiculturelles ont besoin de cohésion sociale, et d'abord d'une langue commune.

En Suisse alémanique aussi, l'utilisation du hochdeutsch est en partie motivée par le souci de mieux intégrer les enfants étrangers. Mais curieusement, les enfants de l'immigration sont parfois les premiers à parler le schwyzerdütsch (comme ce sont souvent eux qui, en Suisse romande, parlent avec l'accent genevois ou vaudois le plus typé). Preuve en est l'amusant dialogue entre un journaliste et un enfant du Kindergarten de Schlieren, Ennio. Le journaliste lui demande quelle langue il parle à la maison, l'italien ou l'allemand : « L'allemand. » « Quel allemand ? » Ennio : « Das Richtige » (le bon, c'est-à-dire... le dialecte). Le journaliste : « Mais est-ce que le hochdeutsch n'est pas un "bon" allemand ? » Ennio : « Oui. Seulement, un autre. »

Les enfants semblent donc naviguer sans peine entre ces deux versions d'allemand et pratiquer ce que les sociolinguistiques appellent le « code swit- ching ». Mais tout de même, est-il judicieux de bannir le dialecte des écoles alémaniques, comme naguère on interdisait l'usage du patois dans les écoles francophones ? J'en doute. Car l'usage du schwyzertütsch est aussi le signe de l'attachement des Alémaniques à leur culture et à leur pays. S'ils se mettaient à ne parler que le hochdeutsch, ce ne serait pas nécessairement bon pour les autres Suisses. Le jour viendra-t-il où les Romands se plaindront de la germanophilie exagérée des Alémaniques, comme au début du XX<sup>e</sup> siècle ?

### 23 septembre

**Le retour des Allemands ?** Depuis quelque temps, les Allemands forment la communauté étrangère la plus nombreuse en Suisse alémanique. C'est une conséquence de la morosité économique en Allemagne et des accords bilatéraux qui ont consacré le principe du libre établissement entre la Suisse et l'Union européenne. D'ailleurs, il vous suffit de demander votre chemin à Zurich pour remarquer qu'on vous répond de plus en plus souvent non pas en dialecte, mais en hochdeutsch. Déjà, de plus en plus d'Alémaniques se plaignent sotto voce de la présence de plus en plus pesante des Allemands dans les universités, dans les médias, dans les restaurants et les hôpitaux, en raillant leur comportement « impérialiste ». Une critique parmi d'autres, exprimée par un jeune zurichois : « Souvent quand j'arrive dans la Badi (Badeanstalt = piscine publique), les Allemands ont déjà réservé la moitié de la place avec leurs grands linges de bain. »

Toutefois, bien des Allemands aimeraient s'intégrer en suivant des cours de schwyzertütsch, mais le résultat ne semble pas toujours probant. Car, d'une part, il n'y a pas vraiment de schwyzertütsch unifié et standardisé, et, d'autre part, la prononciation est difficile. C'est surtout le fameux « ch » guttural, si typique de la plupart des dialectes alémaniques, qui pose des problèmes.

On raconte que pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'armée suisse utilisait le mot Chuchichäschtle (Küchenkästchen = petite armoire de cuisine) comme mot de passe, pour démasquer d'éventuels espions allemands : se non è vero, è ben trovato... Aujourd'hui encore, le rauque « ch » semble un obstacle insurmontable - non pas pour les Hollandais ou les Arabophones qui ont le même son dans leurs langues, mais pour les francophones et les Allemands. Et puis, les Alémaniques n'apprécient pas toujours que les Allemands se mettent à parler schwyzertütsch car ils y voient une ruse supplémentaire d'intrus. On se souvient du fameux film Les faiseurs de Suisses où l'épouse du médecin allemand, qui aimerait à tout prix se faire naturaliser, commet une gaffe après l'autre en baragouinant en schwyzertütsch - ce qui crée un effet comique qui peut facilement échapper au spectateur romand.

Devant la volonté d'intégration linguistique de certains Allemands, l'Alémanique, en montagnard méfiant, se dit : « Non seulement ils envahissent nos piscines, mais de plus, ils veulent s'approprier notre dialecte. » Pas facile de s'intégrer, dans ces conditions...

**Christophe Büchi**

**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge

# «La Beauté sauvera le monde»

Un vaste choix  
Un conseil spécialisé  
Une grande  
exposition de crèches

Livres,  
articles religieux,  
cartes, images,  
DVD, CD audio,  
pour les fêtes  
de fin d'année.



## Librairie Saint-Paul

Pérolles 38 • CH-1705 Fribourg • Tél. 026 426 42 11/12 • Fax 026 426 42 00  
E-mail: [librairie@st-paul.ch](mailto:librairie@st-paul.ch) • [www.st-paul.ch/librairie](http://www.st-paul.ch/librairie)